

La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*

 SAVOIE CONSEIL
GENERAL

Conservation Départementale du Patrimoine
NUMÉRO DIX-NEUF ■ JUILLET 2007



Hameau de Picolard,
Les Chapelles,
Versant du Soleil,
adret de Tarentaise

**La rubrique
des Patrimoines
de Savoie**
Numéro dix-neuf

**Conseil général
de la Savoie**

Conservation départementale
du Patrimoine
Hôtel du département, BP 1802
73018 Chambéry cédex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
Fax (00-33-4) 04 79 70 63 01
E-mail cdp@cg73.fr

Directeur de la Publication
Jean-Pierre VIAL

Rédacteur en chef
Philippe RAFFAELLI

Crédit photographique
François Isler – Facim
(couverture)

Ekoya (extraits de pages
du Musée Virtuel
des Pays de Savoie)
(page 3)

Audrey Coda-Zabetta
Archives départementales
de la Savoie,
CDP de la Savoie
Archives départementales
du Rhône
(pages 4 et 5)

Archives départementales de
la Savoie (pages 6 et 7)
CAUE de la Savoie,
Blondeau, FRAC Centre – Orléans,
Pascal Chanéac
(pages 8 et 9)

Patrick Schlatter, Facim,
François Isler, Maison du
Beaufortain, César Lucas, Gisèle
et Roger Gaide, Rosette Valla,
Archives départementales de la
Savoie, Marie Goussé
(pages 10 à 13)

Andrea Ludovici, François Forray
(page 14)

André Chéné (pages 15 à 17)
Matthieu de La Corbière
(pages 18 à 20)
Olivier Salmon,
Archives départementales
de la Savoie (page 21)

Claire Grangé, MJO,
DR, Archives Ch. Perriand,
ADAGP 2007, (pages 22 et 23)
Eugénie Golstern,
Österreichisches Museum
für Volkskunde, Wien,
coll. Frances Freeman
(pages 24 à 26)

Réalisation Manu
Dépôt légal 3^{ème} trimestre 2007
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635



ÉDITORIAL

La rubrique

Depuis quatre ans, le Conseil général de la Savoie a engagé une politique déterminée en faveur des sept territoires identifiés dans le département en fonction de la pertinence des actions qui pouvaient y être conduites en concertation avec les partenaires locaux. Les contrats territoriaux de Savoie ont servi de cadre à ces discussions et ont permis d'inscrire des engagements réciproques dans un contrat soumis à évaluation précise. Les actions conduites sont naturellement très diverses, mais il me semble très révélateur de cette cohérence des territoires et très encourageant pour l'avenir que, à l'instigation des acteurs de terrain, élus, associations, professionnels et entreprises, les projets culturels y aient pris une part très importante, près de 30 % du budget dans certains cas. Le patrimoine a tenu une part appréciable dans ces investissements culturels. Il faut nous en féliciter car c'est un moyen d'inscrire dans la durée les résultats de cette politique territoriale.

Ce numéro de *La Rubrique des patrimoines de Savoie* met à l'honneur quelques réalisations qui sont révélatrices de cet investissement durable : le site Internet du Musée virtuel des Pays de Savoie (www.mvps.fr), réalisé avec nos amis de Haute-Savoie, est à lui seul une invitation à la découverte d'une variété et d'une richesse jusqu'ici méconnue. Le nouveau Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie, animé par la FACIM, esquisse les moyens d'une activité nouvelle autour d'un patrimoine historique redécouvert et en montre les enjeux pour diversifier notre économie touristique. Une étude comme celle qui vient d'être livrée sur l'histoire de la commune des Échelles par la Conservation départementale du patrimoine ou encore les actions de promotion du patrimoine engagées dans le Pôle d'excellence rurale de l'Avant-Pays mettent en évidence l'intérêt de cultiver les liens entre les projets contemporains des territoires et l'héritage historique.

Le principe retenu par l'Assemblée départementale est, en ce domaine, d'aider les investissements et de veiller, aux côtés des décideurs locaux, à ce que les projets soient viables à long terme. Or les conditions de ce développement durable résident essentiellement dans la qualité des projets, c'est-à-dire aussi bien la rigueur scientifique, technique et esthétique de la réalisation que dans l'évaluation précise et objective de la fréquentation par le public. Parce que nous tenons entre partenaires ce langage de vérité, il nous faut désormais envisager ensemble de définir les critères de qualité qui devront éviter la dispersion et l'échec à terme, prévaloir le Patrimoine en Savoie comme une référence reconnue bien au-delà de nos territoires.

Jean-Pierre Vial

Sénateur

Président du Conseil général de la Savoie

Direction des Affaires culturelles

Philippe VEYRINAS
Directeur Développement culturel
Jean LUQUET
Directeur Archives et Patrimoine

**Conservation départementale
du Patrimoine de la Savoie**

Françoise BALLET,
conservateur en chef du patrimoine

Philippe RAFFAELLI, *conservateur du patrimoine*
Jean-François LAURENCEAU,
attaché de conservation
Sandrine VUILLERMET,
assistante qualifiée de conservation

Vinciane NÉEL,
assistante de conservation
Françoise CANIZAR, *rédacteur principal*
Nicole DUPUIS, *rédacteur*

Caroline CHABERT-LANFANT, *secrétaire*
Hervé FOICHAT, *chargé de l'informatisation
des collections départementales et des
nouvelles technologies*

ont collaboré à ce numéro ■ Sylvie CLAUD, conservateur du patrimoine, chef de service, Archives départementales de la Savoie (04 79 70 87 70) ■ Audrey CODA-ZABETTA, chargée de mission CDP ■ Matthieu de LA CORBIÈRE, chargé de recherche à l'inventaire des monuments d'art et d'histoire du canton de Genève ■ Jérôme DAVIET, chargé de mission CDP ■ François FORRAY, Association des amis du Mont-Cenis, francois.forray@wanadoo.fr ■ Louis-Jean GACHET, Conservateur en chef des Musées d'art et d'histoire de Chambéry (04 79 33 44 48) ■ Marie GOUSSÉ, artiste plasticienne, marie@marie-gousse.com ■ Claire GRANGÉ, Directrice de la Maison des Jeux olympiques (04 79 37 75 71) ■ Andrea LUDOVICI, Museo diocesano di Arte sacra di Susa ■ Jean LUQUET ■ Vinciane NÉEL ■ Pierre-Yves ODIN, animateur du patrimoine, Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie, FACIM (04 79 60 59 00) ■ Jean-Pierre PEITZ, architecte urbaniste, CAUE de la Savoie (04 79 60 75 50) ■ Philippe RAFFAELLI ■ Bernard RÉMY, professeur d'histoire romaine, bernard.remy@upmf-grenoble.fr ■ Olivier SALMON, diplômé de l'école d'Architecture de Grenoble, o.salmon@liberty.surf ■ Valentina ZINGARI, ethnologue, vzingari@aol.com ■

Pour télécharger *La Rubrique des Patrimoines de Savoie* en format PDF, visitez le site internet du Conseil général de la Savoie cg73.fr et savoie-culture.com

Les Pays de Savoie sur un écran

ACTUALITÉS



PATRIMOINES

Une première réflexion en 2002 ayant montré l'intérêt et les possibilités des nouvelles technologies informatiques en matière de médiation culturelle, les élus de l'Assemblée des Pays de Savoie décidèrent l'année suivante, avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, de réaliser un site Internet grand public présentant dans un environnement graphique soigné l'essentiel du patrimoine des deux départements dans une optique de tourisme culturel.

Ce projet, alors particulièrement ambitieux compte tenu du nombre de connexions haut débit de l'époque, a été confié à la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie qui, en étroite collaboration avec la Direction des Affaires culturelles de Haute-Savoie, a défini six thématiques regroupant la plupart des sites patrimoniaux savoyards et haut-savoyards. Afin de réunir l'ensemble de la documentation nécessaire à un tel projet et pour être au plus près de l'évolution des connaissances, la plupart des acteurs institutionnels du patrimoine a ponctuellement été associée à l'élaboration de ce site (Musées, Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines, Conseils en Architecture Urbanisme et Environnement, Sociétés d'Économie Alpêtre, etc.).

La mise en page, la programmation et la mise en ligne ont été assurées par la société Ekoya installée au Bourget-du-Lac et employant d'anciens élèves de l'annexe annécienne de l'École des Gobelins, aujourd'hui référence en matière de graphisme et de multimédia.

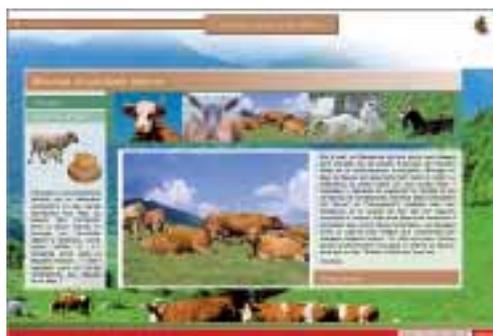
Véritable fenêtre sur les Pays de Savoie, *le Musée virtuel* propose une approche simple et néanmoins précise pour comprendre l'histoire ainsi que les caractéristiques techniques et esthétiques de notre patrimoine. L'image, premier support de médiation de ce site Internet, est utilisée de multiples manières. De nombreux diaporamas permettent d'évoquer la richesse et la diversité des collections comme des monuments dans chacune des six thématiques. Des reconstitutions en trois dimensions mettent en valeur chaque détail du cycle de la Vie du Christ dans la chapelle Saint-Antoine à Bessans et dans le cloître de l'abbaye d'Abondance, ou bien montrent le mécanisme des pianos mécaniques de Modane ou les principes constructifs des

voûtes d'arête dans les fermes de Maurienne et de Tarentaise, ou encore des chalets en madriers du Beaufortain ou de la vallée de Thônes et des charpentes avec croupes des Avant-Pays.

Des maquettes de maisons traditionnelles tournant sur 360°, des cartes actives, des films complètent l'éventail des procédés technologiques utilisés pour illustrer les textes d'explication.

Sans être un site à seul usage scientifique ou touristique, *le Musée virtuel des Pays de Savoie* propose un contenu de qualité. Il entend également promouvoir le tourisme culturel en incitant les internautes à aller voir in situ l'ensemble des richesses patrimoniales de Savoie et de Haute-Savoie ; il renvoie sur les sites complémentaires des archives – *sabaudia.org* – et des agences touristiques – *savoie-mont-blanc.com* – pour plus d'informations historiques ou pratiques.

Jérôme Daviet



www.mvps.fr



Les six thématiques du Musée virtuel

Musées et collections. De la Préhistoire aux enjeux de demain, des objets domestiques aux représentations de la montagne, quelques-uns des objets les plus emblématiques des collections des musées de Savoie offrent à découvrir un territoire à travers ses coutumes, son histoire, ses œuvres et ses savoir-faire.

Patrimoine religieux. Les chapelles, églises et monastères de Savoie reflètent près de mille ans d'histoire d'une société empreinte de Christianisme. Les peintures murales médiévales et le patrimoine baroque constituent deux ensembles majeurs. Mais de l'art roman aux architectures du XX^e siècle, presque tous les styles architecturaux sont représentés sur le territoire.

Tourisme et industrie. Dès la fin du XVIII^e siècle, le duché de Savoie devenu département du Mont-Blanc amorce un tournant socio-économique caractérisé par le recul de l'économie agricole au profit d'une industrialisation des vallées et des villes parallèlement au développement du tourisme balnéaire et alpin. Conduites forcées, anciennes usines réhabilitées, hôtels de luxe, établissements thermaux et stations de ski à l'architecture audacieuse témoignent depuis de cette évolution majeure de la Savoie contemporaine.

Vie Rurale. Marqués par l'agropastoralisme, les Pays de Savoie sont riches d'une grande variété de fromages et d'espèces bovines, ovines et caprines locales mais aussi de vignobles et de vergers réputés. Une diversité qui se retrouve à travers les nombreux types d'habitat traditionnel savoyard allant du chalet en madrier des Aravis, à la maison de pierre de Haute-Maurienne en passant par les maisons en pisé de l'Avant-pays savoyard.

Traversée des Alpes. Stratégiquement situés entre Lyon et Turin, les cols et vallées de Savoie sont parcourus depuis l'Antiquité par voyageurs, soldats, pèlerins ou marchands. Des voies romaines aux viaducs autoroutiers, les aménagements routiers et ferroviaires témoignent du franchissement des Alpes et de l'histoire d'une terre de passage placée au cœur des échanges européens depuis le Néolithique.

Témoins d'histoires. Élevés à la mémoire d'événements majeurs ou de personnages importants, stèles, statues, monuments aux morts, etc., jalonnent l'histoire des Pays de Savoie. Tout comme les bâtiments publics, les fortifications ou les résidences des élites, ils portent en eux la mémoire des évolutions du passé et témoignent de l'identité savoyarde.





Grand sceau de Béatrice de Savoie d'après Samuel Guichenon in Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoye, 1660.

Route des Echelles. Dessin de Gabriel Loppé in Principales vues de Savoie.



La commanderie des Echelles, un monument historique.

Lettre du sous-conservateur des privilèges de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem de députation du curé des Echelles pour exercer les revenus de la commanderie des Echelles. 4 juin 1390.

Histoire des Échelles

Ressources documentaires, valorisation patrimoniale et pôle d'excellence rurale

Le travail présenté ici est le fruit d'une mission de six mois de recherches historiques et scientifiques sur le bourg des Échelles dirigée par la Conservation départementale du Patrimoine et commanditée par le Conseil général de la Savoie dont l'objectif est de mieux connaître le patrimoine échellois devant être valorisé au sein du *Pôle d'Excellence Rurale* élaboré par le canton des Échelles.

C'est la raison pour laquelle le sujet d'étude de départ portait sur l'histoire, au sens large, du bourg des Échelles et de ses principaux sites patrimoniaux. Mais, la pluralité et la richesse des sources documentaires révélées lors des premières investigations, ainsi que le travail monumental réalisé par Monsieur Paul Mulet-Marquis (un érudit local décédé au cours de la dernière décennie), firent recentrer l'étude sur une thématique beaucoup plus restreinte et rarement abordée: le château du Menuet dont les vestiges restent attachés au souvenir de la princesse Béatrice de Savoie (1188 – vers 1260/1266), comtesse de Provence et de sa fondation en faveur de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1260/1266. Face à la quasi-absence d'éléments archéologiques probants permettant de mieux appréhender ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine dont la lecture reste délicate, l'essentiel de la mission fut consacré à l'élaboration d'une base de données compilant l'ensemble des références d'archives relatives au bourg des Échelles, et plus particulièrement à la Commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, relevées au cours des recherches sur le château.

Ainsi, la méthodologie employée pour mener à bien cette mission s'est divisée en deux phases: – 1^{ère} phase (70 % du temps de travail): recherches documentaires et traitement des informations récoltées au sein des principaux centres de ressources de la Savoie, en particulier aux Archives départementales, ainsi qu'à la section ancienne des Archives départementales du Rhône. Cette primauté de la Savoie et du Rhône

se justifie par le fait que la commanderie des Échelles s'étend historiquement sur les terres savoyardes et dépend de la Langue d'Auvergne (découpage géographique et administratif de l'Ordre de Malte) dont les archives sont intégralement conservées à Lyon.

– 2^{nde} phase (30 % du temps de travail): constitution de la base de données à l'aide d'un logiciel de conception de sites Internet qui offre de nombreux avantages par rapport aux logiciels de gestion de données tels que l'universalité du format (htm ou html, s'ouvre avec tout type d'ordinateur), la simplicité de navigation entre les pages, ou encore la possibilité de créer une mise en page attractive. Concrètement, cette base de données s'organise autour de trois axes principaux:

1. La bibliographie, comptant environ 60 références de publications et 90 références de travaux non publiés, dont la monographie des Échelles de Mulet-Marquis Paul – composée de 37 registres et 41 chapitres pour un total de 2528 pages – basée sur l'analyse de nombreux documents d'archives.

2. Les inventaires d'archives répartis selon 4 entrées thématiques:

- «ordre de Malte et administration»,
- «commanderie et patrimoine temporel»,
- «vie du bourg et des habitants»,
- «frontières et voies de communication».

Sont ainsi compilées autour de 1290 cotes d'archives faisant référence à un ou plusieurs documents relatifs à l'histoire des Échelles de la fondation de la commanderie au XIII^e siècle à la disparition de cette dernière lors de la Révolution française, avec quelques incursions dans l'époque contemporaine (XIX^e siècle).

3. Cartographie et iconographie: cette partie mentionne quelques références indicatives de cartes, plans, cartes postales anciennes et autres documents iconographiques permettant d'illustrer l'histoire des Échelles. Ainsi constituée, cette base de données a pour but de mieux connaître





Sentence du conseil du comte de Savoie réglant les différents entre les religieux de la Grande Chartreuse et le commandeur des Echelles. 9 février 1394.



Ancien mausolée de Béatrice de Savoie, d'après Samuel Guichenon.

les sources inhérentes à l'histoire des Échelles, tout en faisant ressortir qu'elles en sont les thématiques récurrentes, de favoriser l'utilisation de ces dernières pour des applications patrimoniales et, parallèlement, de faciliter les futures études menées sur ce sujet. Néanmoins, si les deux centres de ressources les plus importants ont été dépouillés, il reste nécessaire de compléter cette recherche par la consultation d'une part, des archives de l'Isère puisque la paroisse des Échelles (clergé séculier) dépendait du diocèse de Grenoble puis du Décanat de Savoie, et d'autre part des archives de Turin dont certains fonds sont complémentaires de ceux restitués à la Savoie; mais aussi des archives militaires du Service historique de la Défense au château de Vincennes à propos des campagnes de Lesdiguières et de la destruction du château du Menuet lors des sièges de 1591, 1592 et 1595, ou encore des archives du Château de Vaulserre touchant à l'histoire de l'une des plus importantes seigneurie laïque du territoire échellois (en partie conservées aux Archives départementales de la Savoie et dans un fonds privé). Enfin, pour clore la présentation de ce travail, il est nécessaire de s'attarder quelques instants sur le potentiel considérable que constituent les sources relatives aux Échelles compilées dans cette base de données, de par leur quantité, leur

diversité et surtout leur qualité. En effet, certains documents sont tout à fait remarquables au regard de leur ancienneté et des informations qu'ils renferment, parfois sous des apparences très banales. Ainsi, il est possible de citer quelques exemples représentatifs de cette richesse relativement exceptionnelle pour une commune telle que les Échelles :

- documents médiévaux des XIV^e et XV^e siècles sur parchemin;
- copies médiévales de la donation (acte original de 1260) par Béatrice de Savoie à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem de ses possessions des Échelles et des actes annexes conduisant à la fondation de la commanderie des Échelles;
- vidimus du 27 mai 1401 produit par l'official d'Avignon et doté d'un magnifique sceau papal;
- inventaire des reliques et reliquaire de l'église du château des Échelles fait en 1575 (plusieurs copies);
- procès verbaux de visites de la commanderie des Échelles faites par l'Ordre au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, documents décrivant avec précision les possessions de la commanderie dont la résidence seigneuriale du commandeur (mairie actuelle);
- plans de ponts permettant de franchir le Guiers, parfois aquarellés, et biens d'autres encore...



Vidimus du 27 mai 1401, sceau du pape Boniface IX (1389-1404).



Vestiges du château du Menuet, Les Échelles.

L'intérêt de cette masse de documents et d'informations est donc de pouvoir aborder et restituer l'histoire des Échelles, de ses habitants et de leur patrimoine avec précision et exactitude, en particulier pour le Moyen Âge et l'époque moderne – la rigueur scientifique des travaux universitaires permet de rectifier les erreurs fréquentes contenues dans les ouvrages des érudits locaux du siècle dernier – afin de rendre, au terme du projet de valorisation du patrimoine échellois, tout son caractère historique et monumental à la remarquable résidence des anciens commandeurs des Échelles.

Audrey Coda-Zabetta



Armoiries de la Commanderie.



Conserver, préserver

pour communiquer la mémoire de demain

Les Archives départementales de la Savoie préparent une exposition qui ouvrira ses portes pour les prochaines journées du patrimoine. Elle présentera les coulisses du service : comment les archivistes préservent les documents qui leur sont confiés, quelles techniques et méthodes sont nécessaires et sont utilisées pour bien conserver papiers et parchemins.

L'exposition présentera aux visiteurs les étapes du traitement des documents depuis leur arrivée aux Archives jusqu'à leur communication au public. Cette présentation sera effectuée sous forme d'ateliers thématiques. A chaque étape, il sera envisagé ce qu'il faut faire et les conséquences possibles si cela n'est pas fait.

La visite commence par le lieu de stockage des documents avant leur transfert aux Archives : le plus souvent il s'agit d'un grenier ou d'une cave, l'un ou l'autre humides, poussiéreux, exposés aux insectes, aux rongeurs... Les Archives collectent les documents dans l'état où ils les trouvent. Un nettoyage sommaire est parfois effectué sur place mais le plus souvent, les documents arrivent dans nos locaux en l'état. A nous alors, de faire le nettoyage : pour cela nous utilisons des aspirateurs à filtre absolu (HEPA), des brosses, des gommés... et beaucoup de délicatesse et de patience ! Parfois les documents présentent des moisissures ou des traces d'insectes. Il faut alors les désinfecter. Commence ensuite le tri, le classement et l'inventaire des documents présents. Cette étape est fondamentale car elle nous permet de connaître les documents, de pouvoir les retrouver et ainsi les communiquer. Les documents sont ensuite conditionnés dans des boîtes

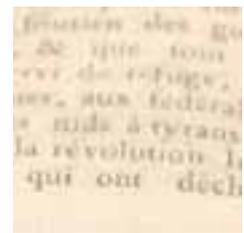


Traces anciennes d'humidité et de moisissures : ce document sera désinfecté et, selon sa valeur, consolidé et restauré.

**Exposition
aux Archives
départementales
de la Savoie**
244 quai de la Rize
à Chambéry
www.savoie-archives.fr
du 15 septembre 2007
au 11 janvier 2008.
Horaires d'ouverture :
du lundi au vendredi
de 9h à 17h,
samedi 9h-12h.

*Quelques feuillets
bien poussiéreux.
Ils seront aspirés,
brossés, gommés puis
défroissés avant d'être
rangés dans une boîte
adaptée.*





Dentelle de papier. Les éléments qui composent les encres anciennes sont acides et rongent peu à peu le papier jusqu'à le faire complètement disparaître.

adaptées à leur taille et à leur état puis rangés dans les magasins de conservation. Si un document est très fragile et s'il est souvent demandé en consultation, il pourra être numérisé. Si un document est abîmé, il pourra être restauré. Depuis quelques années, la restauration des documents tend à se réduire au profit d'une technique appelée conservation préventive. Elle consiste à prendre toutes les mesures nécessaires pour éviter que le document ne se dégrade et doive être restauré. Nous appliquons là le principe du « mieux vaut prévenir que guérir ».

L'exposition présente également les facteurs de dégradation des documents : quels sont les ennemis du papier et du parchemin ? Quelles sont leurs actions et de quelles armes disposons-nous pour les combattre ? Les dangers sont en effet multiples. Ils peuvent être internes : acidité du papier lui-même ou de l'encre. Ils peuvent être externes : humidité importante, lumière intense, insectes, champignons et bactéries, rongeurs, poussière et pollution, incendie, inondation... Sans oublier les manipulations nombreuses et inadaptées : un lecteur mal informé peut s'avérer redoutable pour le document qu'il vient amoureuxment consulter ! L'exposition présentera alors les bonnes pratiques à connaître et à mettre en application pour consulter les documents sans les mettre en danger.

Sylvie Claus

Le Conseil général de la Savoie lance un plan d'actions prioritaires pour la préservation des archives historiques

Les Archives départementales sont installées depuis près de 20 ans dans un bâtiment moderne, quai de la Rize à Chambéry. Les magasins qui abritent les archives historiques de la Savoie sont pourvus de systèmes de traitement d'air sophistiqués (ventilation, maintien de température et d'hygrométrie). Toutefois ces systèmes ont révélé des insuffisances sérieuses, liées à leur vieillissement qui expose au risque de pannes et surtout au fait que le bâtiment, vide au tiers des volumes à l'origine, est désormais largement rempli par les actions de collecte et sauvegarde d'archives. Les contrôles permanents effectués ont montré une ventilation insuffisante et l'incapacité ponctuelle des systèmes à garantir les conditions optimales en période de forte chaleur et humidité.

Malgré ces difficultés de fonctionnement, les conditions de sécurité et de préservation des documents anciens sont bien meilleures dans les locaux des Archives départementales que n'importe où ailleurs. Cependant deux missions d'experts indépendants, mandatés pour un audit des conditions de conservation, ont

mis en évidence des risques de dégradation à long terme pour les documents et quelques cas, fort heureusement très limités, d'action urgente à entreprendre. Ces experts ont édicté une série de recommandations que le Conseil général a décidé d'inscrire immédiatement dans un plan d'actions prioritaires pour la préservation des archives historiques.

Le volet principal de ce plan représente un investissement de plus de 2 millions d'euros sur trois ans, pour le renforcement général de l'isolation du bâtiment, ainsi que le changement complet des systèmes de ventilation et traitement d'air. Outre une amélioration décisive de la sécurité, il en est attendu d'appréciables économies d'énergie, jusqu'à 20%. Les critères du développement durable seront ici le plus possible respectés, puisque ce sont eux qui permettent de répondre le mieux aux exigences de préservation des archives : économies d'énergie, solutions fiables à long terme, tenant compte des risques climatiques et technologiques.

En appui à cette action, un plan général de conditionnement des documents incluant des opérations de petite restauration, dépoussiérage et consolidation a été lancé. Il comprend l'acquisition d'une caméra numérique couleur qui permettra dès cet automne d'accélérer la numérisation en couleur des documents les plus précieux et, à terme, leur mise à disposition pour le public via le site Internet.

Jean Luquet



Quelques-uns de nos outils : cutter, plioir et réglé pour confectionner des boîtes de protection en carton voisinent avec 3 types de gommés pour nettoyer les documents.



Jean-Louis Chanéac

(1931-1993)

Au-delà de l'architecture interdite¹ et du régionalisme synthétique

L'œuvre de l'architecte aixois Jean-Louis Chanéac participe de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, notamment du mouvement prospectif des années 1960, non seulement en tant que patrimoine réel, local et universel, mais en tant que « patrimoine d'imaginaire qui permettra peut-être aux jeunes générations de surmonter les situations entièrement nouvelles qu'ils rencontreront ».

Durant la première phase de sa « carrière théorique » (1955 à 1972), Chanéac, ressentant « un consensus favorable à la remise en cause du modernisme », proposera une « architecture industrielle poétisée », à la fois prospective et « chtonienne »², censée répondre quantitativement et qualitativement à l'explosion démographique annoncée, en explorant les possibilités de préfabrication des composants et en se faisant « interprète de l'inconscient collectif ». Ses premières recherches engendrèrent des « cellules » d'habitation à coque plastique, transportables, voire automobiles et amphibies, assemblables selon des combinaisons inspirées de mécanismes biochimiques.

Pour densifier l'habitat de manière à libérer le territoire naturel et offrir une stabilité rassurante, l'architecte imagina de faire porter ces microstructures mobiles par des « mégastructures » « anti-techniques » « enracinées » (*villes cratères* en 1963; *villes alligators* en 1967), intégrant la viabilité et formant un « lotissement spatial » selon, « non pas une maille standardisée, mais une stratification de structures », quasi géologique, admettant des plis ou des cassures. En prévision d'un « urbanisme de survie » devant recourir à semblable typologie, Chanéac proposa une « stratégie d'implants », incorporant au bâti existant des armatures utilisables pour des extensions ou superpositions ultérieures. Cette « stratification de générations de structures », susceptible d'améliorer la durée et l'adaptabilité des constructions, rendait possible « la réalisation différée de l'architecture interdite » en évitant le choc des *villes nouvelles*: « le quartier garderait son visage familial, les relations humaines ne



L'architecte, et ses premières recherches (ex. d'architecture industrielle poétisée). © Blondeau - FRAC Centre-Orléans

seraient pas perturbées, le passé et le présent s'enchevêtraient ».

Ses recherches furent saluées par la profession, brevetées ou publiées, mais, comme pour les autres architectes prospectifs, ne se concrétisèrent qu'expérimentalement, avec la fabrication d'une cellule prototype (1964), et l'accrochage pirate d'une cellule sur un HLM de Genève (1971).

Sensibilisé dès 1965 au culturalisme Postmoderne, Chanéac conclut que la cause d'interdiction de son architecture venait de ce que la Prospective, « dans le prolongement du Bauhaus et de l'Architecture moderne par la recherche d'un langage universel valable pour tous les pays et pour toutes les cultures », présentait finalement un aspect aculturel.

Avant de basculer entièrement dans une phase de « régionalisation », Chanéac prolongera ses « rêveries anachroniques » par quelques conceptions chtoniennes, comme sa propre maison en béton projeté ou le projet pour le Centre Georges Pompidou, à Paris (1971) (cf. ill. p.9). Les créations régionalisées de Chanéac trouveront bien sûr un meilleur accueil auprès des commanditaires, puisque se rapprochant des tendances néo-régionalistes ambiantes, mais elles ne viseront pas pour autant le pastiche: « le post-modernisme nous a rappelé l'importance de la signification des édifices et nous a rendu sensibles aux nuances historiques et contextuelles d'une région. Cette sensibilité là doit être

Notes

1. « Jean-Louis Chanéac, Architecture interdite » Ed. du Linteau, Paris, 2005. Écrit de l'architecte de 1980, introduit par D. Amouroux, dont sont extraites les expressions entre guillemets de l'article.
2. Terme emprunté par François Cali, dans « Le Mythe de l'espace chez les architectes issus du Bauhaus » (*Architecture d'aujourd'hui* n° 6, 1976), à la désignation, d'une architecture sensorielle, inconsciemment associée à l'image de la mère et de la Terre, par opposition à une architecture dite olympienne, plus intellectuelle, paternelle et aérienne, attribuée à l'Architecture moderne.

Ville cratère.
Projet de 1963.
Grand prix international d'Urbanisme et d'architecture (exemple de mégastructure).

© Blondeau
FRAC Centre-Orléans



respectée et non pas normalisée et banalisée, réduite à son expression la plus stéréotypée pour être reproduite mécaniquement et imposée comme nouvelle valeur ».

Ne renonçant pas à l'universalité, il promouvra une régionalité bâtie sur une « archo-région » (l'Arc alpin) et une « création permanente » tenant compte du bioclimatisme et de la participation des usagers. Ainsi, sous son concept postmoderne de « régionalisme synthétique », contextuel et universel, historiciste et progressiste, Chanéac réalisera ou dirigera plusieurs opérations remarquables, comme le POS de Douvaine (1972), qui prévoyait une *Zone expérimentale libre* associant les habitants; l'hôtel *Le Cerf-Volant* à Voglans (1973); la résidence collective *Les bords du Lac*, à Aix-les-Bains (1973); le quartier *Forum* de Saint-Jean-de-Maurienne (1982); le réaménagement du centre de Val d'Isère (1986); ou la résidence touristique *Les Carats* (1990).

A partir de 1990, la résurgence progressive des problèmes d'organisation spatiale dans les banlieues ravive chez Chanéac la conscience de l'urgence prospective, tandis que la prise de conscience écologique réveille sa tendance chtonienne. Tenant toutefois à ne pas perdre « l'influence du réel », il tend à adopter, pour la troisième et dernière phase de sa carrière théorique, une attitude synthétique.

Ainsi, son « archo-synthèse », plus fusionnelle que dialectique, envisageait-elle une architecture à la fois régionaliste et internationaliste; théocratique et populaire; progressiste et culturaliste; olympienne et chtonienne, totalisante et personnalisante; en somme, une synthèse des mouvements architecturaux de la période industrielle du XX^e siècle. Mais la vie ne lui laissa guère le temps de s'engager dans cette nouvelle voie; à peine celui de désirer transmettre par le biais audiovisuel un patrimoine d'architecture imaginaire.

« Dès que j'en aurai l'occasion, je m'exprimerai par le canal des spectacles de fiction ou tout autre moyen d'expression non institutionnalisé. Je ne compte absolument pas faire des propositions qui reprendraient le message de la prospective là où il a été interrompu. Ces propositions tiendront compte des apports du postmodernisme et de l'architecture rationnelle dont la notion de mémoire ».

Cet appel à la mémoire, aura probablement représenté, aux yeux de Chanéac, une valeur moins rétrospective que prospective, car finalement, bien que comprenant la tentation de la société de se contenter de conserver et de reproduire les formes du passé dans une évolution à



Maquette pour le Concours international du Plateau Beaubourg de 1971. © Blondeau, FRAC Centre-Orléans

bien des égards exponentielle et chaotique, il aura, semble-t-il, toujours cru à l'urgente nécessité d'anticiper les « problèmes quantitatifs énormes du III^e millénaire », l'amenant à relativiser la pertinence éthique et esthétique de la réglementation de protection, de l'architecture douce et de l'artisanat traditionnel.

Parmi ces dernières réalisations, avant l'arrêt accidentel de sa carrière, le *Théâtre des cérémonies* des Jeux Olympiques d'hiver d'Albertville, en 1992, issu des responsabilités qui lui avaient été confiées, dès 1987, dans la planification et la création des sites olympiques, semble, à l'instar du spectacle d'ouverture qui y fut donné, marquer l'apothéose de sa quête de fusion du régional et de l'universel.

« J'ai déclaré souhaiter ardemment faire naître une architecture régionaliste qui ne soit pas simple reproduction, mais conforme à la tradition selon la belle formule de Paul Valéry: « *la véritable tradition dans les grandes choses, c'est de retrouver l'esprit qui a fait ces choses et qui en ferait faire de toutes autres dans d'autres temps* ».

Jean-Pierre Petit

Paysage imaginaire, dessin à la plume, 1978 (ex. d'architecture postprospective), Ed. du Linteau.



Porte principale du centre réaménagé de Val d'Isère, 1990 (ex. de régionalisme synthétique).



Maison de l'architecte construite à Aix-les-Bains en 1976 (ex. d'architecture chtonienne).

© Pascal Chanéac.

Pays d'art et d'histoire

un label national pour les Hautes vallées de Savoie



Dans l'élan olympique de 1992, la Savoie a su saisir l'opportunité de cet événement sportif exceptionnel pour inventer un tourisme culturel itinérant reliant Maurienne et Tarentaise.

L'enjeu est important. Point d'orgue d'un vaste programme de restauration, de sauvegarde et de valorisation, les *Chemins du baroque* marquent la première étape d'itinéraires de découverte de l'histoire des hautes vallées de Savoie. Suivront dans le même esprit, *Pierres-fortes de Savoie*, *Terres des Alpes* et *Archipels d'altitude* restituant des sites ou des paysages dans leur contexte local, temporel et social, comme un bien commun à partager avec le public.

Le choix d'un outil fédérateur pour les vallées de Maurienne, Tarentaise, Beaufortain et Val d'Arly : 2006...

Quinze après, à Aiton en 2006, quatre collectivités* de ces vallées, avec la Facim, le Conseil général de la Savoie et le Ministère de la Culture, choisissent de renforcer et d'élargir cette dynamique en se rassemblant dans un même Pays d'art et d'histoire, véritable espace de projets pour un développement culturel de qualité autour du patrimoine. Approuvée quelques mois plus tôt par le Conseil national des Villes et pays d'art et d'histoire, une convention Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie est signée.

Cette volonté s'inscrit dans la dynamique des actions initiées à la fin des années 1980 par le Département dans les domaines de la protection, de la sauvegarde et de la valorisation du patrimoine.

Elle confirme également le rôle fédérateur de la Fondation pour l'action culturelle internationale en montagne, construit sur une expérience de quinze années, enrichie par sa réflexion et ses recherches sur les problématiques contemporaines en territoire de montagne.

Elle ouvre de nouvelles perspectives de valorisation du patrimoine dans ses multiples compo-

santes avec les collectivités et, par là-même, avec les habitants et les visiteurs sur la qualité architecturale, urbanistique et paysagère de façon concertée et qualitative à travers ce label national commun.

Des perspectives communes

Les objectifs prioritaires sont de renforcer et développer la connaissance des patrimoines, leur mise en tourisme, une communication et une promotion concertée des actions. Mais c'est également la sensibilisation des publics à la qualité architecturale et paysagère, la transmission des connaissances pour faciliter l'appropriation du patrimoine par les habitants et le jeune public, un ancrage et une meilleure lisibilité de ce label national sur le territoire.

Tout en poursuivant le développement des quatre itinéraires existants, la perspective de nouvelles thématiques communes en émergence est un des axes forts notamment celle des paysages. Les Hautes vallées de Savoie se distinguent par un patrimoine paysager diversifié de qualité, d'une grande richesse écologique et historique. Les forêts, les cultures céréalières, les vergers, les vignes et les alpages ont marqué ce territoire montagnard.

Les paysages évoluent avec les modes de vie : où que l'on se situe dans les vallées, des paysages s'imposent à nous. Ils sont attractifs pour des personnes ayant besoin de calme et de ressourcement contemplatif. C'est une des principales raisons qui amènent touristes et nouveaux résidents à choisir ces vallées de Savoie.

Aussi, il est important de pouvoir mieux comprendre ces dynamiques en étudiant en particulier le lien entre les paysages, la production agricole et l'habitat rural tel que l'a initié le programme de valorisation du patrimoine rural, *Terres des Alpes*. Il s'agit d'aller plus loin dans l'appréhension des paysages patrimoniaux : *Paysages à croquer* s'inscrit dans cette perspective tout comme une réflexion actuelle autour du thème des alpages.

Pierre-Yves Odin

* Le Syndicat du Pays de Maurienne, l'Assemblée du Pays Tarentaise Vanoise, Confluences / Communauté de communes du Beaufortain et le Sivom du Val d'Arly.



Au Fort d'Aiton, lors de la signature de la nouvelle convention le 30 novembre 2006.



La Facim, partenaire de

Paysages à croquer

un programme européen de coopération transfrontalière (2003-2007)



Autour du Mont-Blanc et plus largement dans les départements de Savoie et Haute-Savoie, dans le Val d'Aoste et le Valais, des paysages ont été minutieusement construits au fil des siècles par les communautés de montagne pour tirer le meilleur parti des opportunités offertes par le milieu naturel. Les paysages agricoles de ces régions constituent un patrimoine exceptionnel mais en mutation. Pente, altitude, relief, climat imposent des contraintes qui n'étaient jadis surmontées qu'en utilisant une main-d'œuvre familiale.

Aujourd'hui, la plupart de ces paysages ont perdu leur caractère agraire pour être transformés en prairies de fauche ou en pâturages quand ils ne sont pas abandonnés. Néanmoins les paysages agricoles ont conservé leur identité paysagère. *Paysages à croquer* contribue à sensibiliser le public sur la qualité et la singularité de ces paysages patrimoniaux que sont les alpages, vignes et vergers.

Deux expositions – *Quand on dit montagne*, paroles d'habitants, recueillies par Valentina Zingari, ethnologue et *Croq'paysages*, créations des élèves réalisées avec Marie Goussé, artiste plasticienne – ont été présentées à Aime dans la basilique Saint-Martin le 25 mai 2007. Elles viennent conclure trois années de travail sur le Versant du soleil en Tarentaise et enrichir *Terres des Alpes*, itinéraire de découverte du Pays d'art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie.



Les partenaires du programme et des actions menées par la facim sur l'Adret de la Tarentaise

Paysages à croquer
Plusieurs organismes*, dont la Facim, fortement impliqués dans des actions de valorisation du patrimoine se sont associés pour élaborer le programme Interreg III Paysages à croquer. La coordination du programme pour la Facim a été assurée par Michel Dietlin.

* Paysalp à Viuz-en-Sallaz, les communes de Servoz et Bourg-Saint-Maurice, la société TV.TV, le Bureau Régional d'Ethnologie et de Linguistique en Val d'Aoste.

Exposition « Quand on dit montagne »

Exposition réalisée avec la collaboration de Danièle Munari (Archives départementales de la Savoie), Philippe Raffaelli (Conservation départementale du patrimoine de la Savoie), Bruno Berthier (professeur de droit à l'Université de Savoie) et des équipes de la Facim et de l'APT (Assemblée du Pays de Tarentaise Vanoise). Univers sonore réalisé par Éric Bailles et les élèves de l'atelier d'informatique musicale de l'Apejs (Association pour la promotion et l'enseignement du Jazz en Savoie, Chambéry). Avec Jean Pellicier, Joseph Armollet, Joseph Dunand, Germaine Bilet, Albert Le Moulec, Frédéric Jarre, Camille Glatigny, Gaston Collomb, Albert

et Julia Ollinet, habitants des communes de Granier, les Chapelles, Valezan et la Côte d'Aime qui ont été interviewés par Valentina Zingari, ethnologue, et dont on retrouve les propos dans l'exposition.

Les partenaires du projet pédagogique et artistique

Un programme de découverte de l'Adret de Tarentaise sous la forme de visites de fermes, de villages, de vergers et de rencontres de divers acteurs de ce territoire (associations, alpagistes, guides-conférenciers...) a été proposé aux 120 élèves concernés par le projet. Il leur a permis de se familiariser avec cette thématique et leur environnement, de trouver ainsi leur propre langage de création artistique avec l'accompagnement et le savoir-faire de Marie Goussé, artiste plasticienne. Ce projet a été mené en étroite collaboration avec l'Inspection académique de Savoie et a pu bénéficier de la participation active des élèves et enseignants des écoles de Bellentre, des Chapelles, Macôt-la-Plagne, Pomblière.

Site de l'IA Savoie
www.ia73.ac-grenoble.fr
/ Tarentaise (site Nectar)





**Valentina Zingari,
Ethnologue.**

Elle travaille depuis 1997 en France dans le domaine de la recherche territoriale et la valorisation du patrimoine culturel transfrontalier pour musées, associations, collectivités locales. Elle développe des méthodologies de recherche basées sur l'écoute des narrations biographiques, les enregistrements sonores et la transcription de l'oralité.

«Nous, c'est une pente qu'on labourait, avec les mulets, il fallait remonter la terre avec une civière. Cette agriculture est dure dans un pays où il y a la pente, et il faut remonter la terre tous les ans. La terre, il fallait se la garder, parce qu'au sommet du champ il n'y avait que du rocher, alors on la remontait.»

Photographies extraites de l'exposition «Quand on dit montagne».

Une exposition itinérante

Quand on dit montagne

parole d'habitants de l'Adret de Tarentaise

Entre 2003 et 2004, dans le contexte du programme *Terre des Alpes* et ensuite du projet européen *Paysages à croquer*, grâce à un petit terrain d'enquête ethnographique, la parole a été donnée aux habitants des villages du Versant de Soleil, pour qu'ils nous racontent leur vie, leurs pays, leurs paysages.

« *Quand on dit, montagne ...* », ce parcours en paroles qui constitue le cœur de l'exposition, est le fruit d'un choix de fragments extraits des récits écoutés lors des rencontres avec quelques habitants des villages de Granier, la Côte d'Aime, les Chapelles et Valezan, appartenant à la même génération, celle des enfants nés dans l'entre-deux-guerres.

Les enregistrements sonores et les transcriptions en écriture de ces récits nous ont permis de tracer des paysages de voix, au fort pouvoir évocateur. Les récits nous parlent d'une époque où la terre labourée, remontée le long de la pente, semée, arrosée, nourrissait les familles d'un pays de polyculture et de pastoralisme.

Il s'agit d'un temps où les terres, intégrées par d'autres ressources (émigration, industrie, métier de l'enseignement et de la fonction publique, commerce) gardaient une place centrale dans les économies locales, le système d'héritage, la vie sociale et culturelle de la montagne. Cette époque, inscrite dans les mémoires familiales du versant, vit dans les narrations et constitue l'héritage transmis par les plus anciens à nos contemporains.

Ce paysage, construit à travers la rencontre des narrations, reflet et distillat des multiples temps



et expériences vécues dans un « passé » lui aussi bâti à travers les changements, est brossé à partir du présent, là où il faut situer l'acte narratif. Les souvenirs des uns et des autres se transmettent autour d'images partagées, comme pour ancrer dans une longue mémoire collective ou mieux communautaire, un temps de changements de plus en plus rapides, le nôtre.

Ces narrations – patrimoine oral et immatériel – sont un tissu dont la trame suit fils biographiques riches d'expressions, lieux-dits, événements fondateurs, dictons, chants et proverbes qui constituent le cœur du patrimoine culturel de la vallée – véritable centre vital – et donnent sens aux diverses manifestations visibles du patrimoine, dont le paysage est la synthèse.

Valentina Zingari



Exposition itinérante
Quand on dit montagne,

En Tarentaise, jusqu'au 4 juillet à la Côte d'Aime, et à partir du 15 juillet à Pralognan-la-Vanoise. Exposition disponible sur demande.

Plus d'infos

facim@savoie-patrimoine.com

ou 04 79 60 59 00



Le projet Croq'paysages

D O S S I E R

Pour aborder le thème plus général de *Paysages à croquer* : alpages, vignes et vergers, en concertation avec les maîtres et les enfants des écoles primaires, nous avons choisi pour chacune des six classes participantes, un sujet précis parmi ceux qui avaient été étudiés sur le terrain en amont : les traces disparues, les levures, champignons et ferments, l'eau et sa circulation, la terre ressource et enfin la pomme et le verger.

Au cours de sept séances, ces sujets ont été travaillés à travers une variété de pratiques plastiques actualisées comme : l'estampage, la collection, les coulures, les arabesques, l'aquarelle, l'assemblage d'éléments, le collage, l'argile, etc. Dans notre titre *Croq' Paysages* le terme *Croq* relié à l'idée de paysage, contient deux sens, par ailleurs bien distincts. L'un est issu du domaine de l'alimentaire, l'autre du champs des techniques du dessin. *Croq'*, croquer signifie mordre énergiquement dans le but de se nourrir. Mais croquer désigne aussi l'action de prendre un croquis, un relevé.

Lors des ateliers avec les enfants, comme pour le titre, je me suis volontairement attachée à convoquer simultanément ces deux champs différents : celui contenant le plaisir de consommer de suite et celui d'une mise à distance par l'observation et la transcription. J'ai vécu ce travail de sensibilisation comme une action militante de terrain. Ouvrir les enfants à leur paysage, les mettre en appétit. Ainsi, j'ai d'abord cherché à susciter le désir de découvrir leur environnement – à développer leur intérêt, à voir, à reconnaître, à différencier... les formes, les couleurs, les textures et les volumes, bien sûr – mais surtout le sens et la valeur de ces choses. Un paysage se lit comme un livre de textes et d'images, à différents niveaux. Les découvertes ont largement dépassé le champ des arts plastiques.



Croq'Paysages, créations artistiques des enfants dialoguant avec la basilique Saint-Martin, Aime.



Marie Goussé, artiste plasticienne, s'imprègne des paysages, de leurs évolutions et de leurs traversées. Elle fait du déplacement, de la transformation et de la tentative d'enracinement liés aux territoires, ses thèmes de prédilection. Son engouement à entraîner divers publics dans son travail lui ont permis d'intervenir pour des musées, lycées agricoles et professionnels, collèges, écoles primaires en partenariat avec divers ministères, et les collectivités territoriales.
www.marie-gousse.com

Au cours de notre recherche, les enfants ont perçu que les beautés véritables du paysage sont le temps et la valeur que l'on veut bien lui accorder. Ils ont commencé à comprendre que des liens profonds et réciproques les attachent aux milieux dans lesquels ils vivent.

Je me suis ensuite efforcée de leur donner des outils afin qu'ils prennent peu à peu conscience de la rareté, de la fragilité, de l'instantané, du présent. C'est comme mettre en route un tissage d'affects entre ces très jeunes habitants et leur espace géographique et historique, ici sans nostalgie. Pour construire la suite, ils auront toute leur vie. Souhaitons qu'ils la croquent à pleine dents !

Marie Goussé



Les routes de l'art à Novalesa



Abbaye de La Novalesa
en Val Cenischia,
Piémont.



« La crucifixion
de saint Pierre »,
École du Caravage



« L'Adoration des bergers »
de François Le Moyne.

Par avidité et par grandeur, les généraux de la Révolution et de l'Empire ont largement pillé les richesses artistiques des pays conquis. La très belle exposition de la Fondation Ferrero : « Napoléon et le Piémont. Chefs-d'œuvre retrouvés » présentée cet hiver à Alba le montre clairement. Mais le Mont-Cenis, c'est le Mont-Cenis ! En 1813, Napoléon qui vient de construire l'immense hospice tient aussi à le décorer en envoyant à Dom Antoine Gabet (abbé de l'hospice de 1801 à 1813) de somptueux tableaux prélevés au Musée du Louvre. Dès 1837, la communauté bénédictine de l'hospice qui ne voulait pas tomber sous la coupe de l'évêque de Maurienne s'installa avec des tableaux dans l'abbaye de La Novalesa. Lorsqu'en 1856, sous la présidence de Cavour, le gouvernement sarde supprima les ordres religieux, les tableaux demeurèrent dans les bâtiments de l'ancienne abbaye avant de trouver refuge en 1905 dans l'église paroissiale du village de Novalesa au cœur de la Val Cenischia. On pense, en effet, qu'à l'origine, les peintures avaient été conservées, à partir de 1793, dans les dépôts du Musée du Louvre à Paris. On se souvient que ce musée, entre la fin du XVIII^e et les premières années du XIX^e siècle, recueillait de nombreuses œuvres prélevées dans les lieux de culte durant la Révolution française ou saisies lors des campagnes militaires victorieuses de Napoléon Bonaparte dans presque toute l'Europe. Nous pouvons donc affirmer que c'est vraiment grâce à la volonté du général corse, devenu empereur qu'aujourd'hui nous avons la possibilité d'admirer ces cinq tableaux conservés dans l'église paroissiale Saint-Étienne. En effet, ces tableaux faisaient partie d'une donation de l'empereur à l'hospice du Mont-Cenis. On connaît les détails de cette donation impériale grâce à une lettre datée de mai 1813, signée par le Ministre des affaires intérieures de l'époque, le Comte Montalivet, et adressée à l'abbé Dom Gabet. Nous savons aussi que pendant ces mêmes années, Napoléon s'était impliqué dans l'aménagement d'un appartement impérial à l'intérieur même de l'hospice. Il est aussi bien connu qu'à cette époque, il fut décoré avec du mobilier prélevé dans le château de chasse piémontais de Venaria Reale vers 1812... Les cinq grands tableaux qui remontent au XVII^e siècle décorent la nef et le presbytère de l'église. Deux d'entre eux, à savoir « la Crucifixion de saint Pierre » (une copie du tableau de Caravage réalisée pour la chapelle Cesari à Sainte-Marie-du-Peuple à Rome) et la « Déposition de la croix » attribuée à Blondel attirent l'œil du visiteur par le violent contraste entre les éclats de lumière et l'intensité des noirs et des bruns dans les zones d'ombre. Pour ces deux œuvres, les inventaires du Louvre n'indiquent pas leur provenance. Par contre, pour les trois autres, on a pu reconstituer leurs parcours avant qu'ils ne parviennent dans le musée parisien. « L'Adoration des Mages » qui se rattache à l'école de Rubens est parvenu au Musée Napoléon (comme on appelait à cette époque le Louvre) en 1800 grâce au citoyen Neveu, commissaire du gouvernement français en Allemagne pour les sciences et les arts qui à cette époque avait pillé

beaucoup d'édifices en Allemagne à la recherche des chefs-d'œuvre de l'art allemand pour les envoyer au Louvre afin d'enrichir les collections. Il y a donc de fortes chances pour que le tableau que l'on trouve aujourd'hui à Novalesa provienne d'une demeure de Munich, de Mannheim ou de Düsseldorf appartenant à l'Électeur Palatin allemand. Toujours à propos de cette œuvre, il faut rappeler que durant la nuit du 2 au 3 janvier 1914, elle fut volée dans l'église Saint-Étienne et jusqu'en 1957, on en avait perdu toute trace. C'est précisément cette année qu'elle fut achetée par un antiquaire de Suse, mais elle ne fut restituée à la paroisse qu'en 1967, après toute une série de controverses.

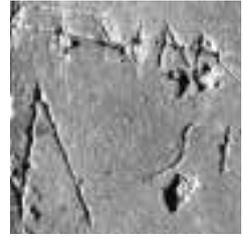
Les deux autres peintures, avant d'aboutir dans les dépôts du Louvre, eurent diverses localisations. « La Déposition de la croix » que l'on attribue généralement à Daniele de Volterra (contemporain et ami de Michel-Ange) – même si des études récentes émettent l'hypothèse que ce serait une œuvre de Giulio Campi, un peintre de l'école de Crémone du XVI^e siècle –, se trouvait à l'origine dans l'hospice de la Pitié, créé par Marie de Médicis en 1612 pour accueillir les mendiants. C'est toujours à Paris, plus précisément dans l'église Saint-Roch, qu'était conservée « L'Adoration des bergers » de François Le Moyne. Pour conclure, nous pouvons dire que l'histoire de ces tableaux nous révèle combien la peinture qu'aujourd'hui nous admirons en un lieu bien défini a pu considérablement voyager. Les œuvres d'art comme les hommes sont soumis aux variations du temps et de l'histoire et suivent souvent des parcours incroyables.

Andrea Ludovici & François Forray



« L'Adoration des Mages », École de Rubens.

les graffites du sanctuaire de Châteauneuf (Savoie)



Trop souvent décriée par certains historiens anglo-saxons, la notion de romanisation demeure pourtant un indispensable outil méthodologique pour faire progresser notre connaissance des réalités complexes du monde romain provincial. C'est particulièrement net dans la cité de Vienne, où après un demi-siècle de farouche résistance et de rébellions plus ou moins larvées, l'échec sanglant de la révolte de Catagnat en 61 av. J.-C. entraîna un total changement de l'attitude des chefs allobroges à l'égard de Rome. Pendant la conquête des Trois Gaules, ils ne bougèrent jamais et ne firent pas défaut à César lors de l'insurrection générale de 52 av. J.-C., en dépit des pressantes sollicitations de Vercingétorix qui leur promettait « *le commandement de la Province entière* ». Bien au contraire, un certain nombre d'Allobroges servirent dans les armées romaines pendant toute la guerre.

Peu après la fin des hostilités, au moins deux notables (Roucillos et Ecos, fils d'Abducillos) qui avaient vaillamment combattu, furent récompensés de leur ralliement et de leur talent militaire par de nombreuses récompenses : « ... *il (César) leur avait confié dans leur patrie les plus hautes magistratures, il les avait fait nommer à titre exceptionnel membres du Sénat, il leur avait distribué des terres en Gaule prises à l'ennemi, ainsi que de grosses récompenses en argent et, de pauvres qu'ils étaient, il les avait rendus riches* ». Il ne fait guère de doute que César a imposé les deux hommes au sénat de Rome, dans la mesure où leur entrée au sénat allobroge allait de soi, puisqu'ils avaient reçu les plus hautes magistratures dans leur patrie. On sait d'ailleurs que César a introduit d'autres Gaulois dans la haute assemblée romaine. Ainsi, Suétone écrit à ce sujet : « *il fit entrer au sénat des gens gratifiés du droit de cité et des Gaulois à demi barbares* ». Toujours selon Suétone, des contestataires placardèrent un peu partout à Rome l'affiche suivante : « *Avis ! Que personne n'indique le chemin de la Curie à un nouveau sénateur* ».

Dans le même temps, la cité de Vienne (le nom d'Allobroge n'apparaît plus jamais dans les inscriptions) fut promue du statut de cité pérégrine stipendiaria à celui de colonie latine honoraire, au plus tard vers 36 avant J.-C. L'atteste la légende de revers [C(olonia) I(ulia) V(iennensium)] des monnaies romaines de bronze frappées au nom de César et d'Octave dans l'éphémère atelier monétaire municipal. D'autres notables sont parvenus dès la fin du I^{er} siècle avant notre ère à de hautes fonctions dans la Ville et dans les provinces de l'empire, en tant que sénateurs ou chevaliers ; ainsi le Genevois

Lucius Aemilius Tutor accéda dès Auguste à l'ordre équestre. Pendant le règne de Caligula (37-41), la cité parvint au premier rang de la hiérarchie administrative municipale en obtenant le rang prestigieux et recherché de colonie romaine honoraire, sans doute grâce à l'intervention du célèbre sénateur viennois Decimus Valerius Asiaticus, qui, à la mort de Caligula, fut peut-être un candidat potentiel à sa succession. Clairement visibles dans l'organisation municipale, la dénomination des habitants, le statut juridique (avant Caligula) et social des notables et leur mode de vie, les changements de civilisation et de comportement semblent avoir aussi affecté les couches populaires de la population, au moins dans certains secteurs comme la Combe de Savoie, parcourue par la grande voie impériale qui reliait – à partir d'Auguste (?) – Vienne à l'Italie par Aoste, Chambéry et le col du Petit-Saint-Bernard. Lors de travaux préparatoires à la construction de l'autoroute Chambéry-Albertville, Alain Canal et Christian Mermet ont mis au jour sur le territoire de la commune de Châteauneuf, non loin du confluent de l'Arc et de l'Isère (au lieu-dit Les Boissons) une agglomération dont nous ignorons le nom et l'importance. Ils ont seulement dégagé les vestiges très arasés d'un théâtre, de thermes, d'un petit quartier d'habitat et d'un sanctuaire indigène.

Couvrant une surface d'environ 200 m², ce dernier était formé de deux « chapelles », disposées symétriquement par rapport à l'inscription dédicatoire retrouvée scellée au centre géométrique du périmètre. Rédigée en latin avec une formule votive très romaine, elle indique que le dieu titulaire du temple était Limetus, une divinité qui n'est pas connue par ailleurs, et que les

Graffite fragmentaire mentionnant une donation de deniers.





Dédicace à la déesse Rome en accomplissement d'un vœu.



deux généreux donateurs étaient des pérégrins, deux frères Primus et Quartio, fils d'Atepo. Le nom celtique de leur père (et même le leur, car leurs noms latins pourraient être en fait des noms gaulois traduits en latin) attestent qu'ils étaient des Allobroges. La construction (ou moins sûrement l'agrandissement du *fanum*) est datée avec précision de la fin du règne d'Auguste ou du début de celui de Tibère par la découverte du dépôt votif de fondation qui était composé d'un fer de hachemarteau et de deux monnaies de bronze, une de Vienne fort usée (ca 36 avant J.-C.) et une de Nîmes quasiment à fleur de coin (10-14 ap. J.-C.). Le sanctuaire fut détruit à l'époque flavienne (69-96 ap. J.-C.), peut-être à la suite d'une inondation, et jamais reconstruit. Pendant sa brève existence, il fut fréquenté par de nombreux dévots, dont certains ont laissé un témoignage de leur visite ou (plus fréquemment) de leur piété en gravant à la pointe des graffites essentiellement religieux. Soixante-dix-sept ont été retrouvés : cinquante-neuf sur l'enduit peint sur fond rouge des murs extérieurs, dix-huit sur des tuiles découvertes dans un dépôt contre le bord sud du péribole, où elles avaient été jetées intentionnellement, mais seuls trente-sept docu-

ments sont à peu près compréhensibles et utilisables. Aucune dédicace sur pierre n'a été mise au jour sur le site ; seulement un four à chaux...

Tous ces textes sont écrits en latin ; ordinairement, ils sont très courts (le plus long fait sept lignes), mais la langue de César est bien maîtrisée. Dans un graffite, le *cultor* anonyme a employé le futur, ce qui est exceptionnel dans les textes votifs ; dans un autre, Publius Attius Firmus s'est exprimé au parfait, qui rappelle l'historique du vœu, et a utilisé le verbe *profano*, mot très rare qui est probablement un synonyme de sacrifier. Il est impossible de préciser davantage l'arc chronologique de ces graffites, mais il ne serait pas raisonnable de considérer qu'ils datent tous de l'époque flavienne, fin de la période d'occupation du sanctuaire, ni qu'ils sont le fait de descendants d'immigrés italiens installés dans la région. J'en veux pour preuve deux textes « patriotiques », écrits à la gloire de la colonie de Vienne : *C(olonia) I(ulia) V(iennensium)* ; *ite C(olonia) I(ulia) V(iennensium)*, qui n'émanent évidemment pas d'Italiens. Il est donc quasiment certain que la quasi totalité des dévots qui venaient vénérer une divinité indigène (au moins au début) dans ce sanctuaire « de type gaulois » étaient des Allobroges ou des Alpains, car les frontières avec les peuples des Alpes Cottiennes (Maurienne) et des Alpes Graies (Tarentaise) n'étaient pas loin. Un gros demi-siècle après l'acceptation définitive de la défaite – soit à peu près trois générations – ils faisaient ainsi leurs dévotions en latin, la langue des vainqueurs, spontanément, car il est évident que rien, ni personne, ne leur interdisait d'utiliser le gaulois, même écrit en caractères latins. Le choix du latin pour s'adresser à des dieux ancestraux (Limetus, puis (?) Mercure...) atteste qu'il n'était plus une langue étrangère, mais qu'il leur venait naturellement « à la main » pour manifester leurs sentiments les plus intimes. Je n'en conclurai pas pour autant qu'ils ne parlaient pas aussi le gaulois dans la vie de tous les jours. Sauf P. Attius Firmus, les deux évergètes et peut-être trois autres dévots, ils n'ont pas indiqué leur nom et s'expriment sans doute à la première personne et non à la troisième comme dans les inscriptions sur pierre ou sur bronze. Ces dernières étaient faites pour être lues par les passants, alors que les graffites de Châteauneuf n'avaient pas d'autre but que de libérer les dévots de leur vœu ou de témoigner de leur piété.

Les deux constructeurs, mais aussi les autres dévots ont employé les formules romaines tradi-



Dédicace fragmentaire à Limetus et à Néron en résolution d'un vœu.

tionnelles de résolution de vœux, ce qui devait bien avoir une signification dans leur esprit. Si les restitutions des deux premières lignes de l'un des graffites sont exactes, nous aurions la preuve que les populations indigènes fréquentant ce sanctuaire savaient conclure à la romaine des contrats votifs, qui ne sont acquittés qu'une fois la condition exécutoire remplie. Il semble constituer un beau témoignage de l'ensemble des pratiques votives à la romaine.

Les dévots honorent ou remercient des dieux gaulois (Limetus) et gallo-romain (Mercure), mais aussi la déesse Rome, ce qui est tout à fait exceptionnel au I^{er} siècle, tous les dieux et toutes les déesses, par répétition d'intensité, et les empereurs vivants. Néron (54-68), le seul Prince nommément cité, est remercié « à la romaine », en même temps que Limetus. Les autres sont désignés par leurs seuls noms officiels : *Imperator, Imperator Caesar...*, *Caesar, Augustu*, ce qui démontre une très bonne connaissance de la titulature impériale, même s'il est vrai que ces noms étaient inscrits sur les monnaies qui circulaient abondamment dans toute la Savoie, encore fallait-il savoir lire les légendes et les comprendre ! Les dédicants anonymes exprimaient envers des empereurs vivants, qu'il est impossible d'identifier avec précision, des sentiments spontanés dénués de toute flatterie officielle qui dépassaient de beaucoup la simple affirmation d'un loyalisme politique et l'acceptation du régime impérial. Ils reconnaissaient au moins une nature divine au maître de l'Empire qui avait apporté la paix et la prospérité à ce peuple belliqueux.

Pour les habitants de la Combe de Savoie, le sanctuaire de Châteauneuf a donc joué le rôle d'un véritable panthéon. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer dans le même temple une telle diversité de divinités, car cette pratique semble assez courante en Gaule. Elle est bien attestée dans le sanctuaire de Ménestreau dans la Nièvre. Sans doute faut-il l'expliquer aussi par des raisons pratiques (l'existence d'un temple), puisque la religion polythéiste ne s'opposait pas à cette cohabitation.

Primus et Quartio étaient riches, mais les autres dévots ne l'étaient pas ; pas tous en tout cas. D'une part, leur graffite témoignent qu'ils n'avaient pas les moyens financiers de faire graver une inscription sur pierre pour s'acquitter de leur vœu, mais s'en libéraient en l'écrivant eux-mêmes ; d'autre part, ils ont fait des offrandes assez modestes, tant en nature qu'en espèces. Ils ont offert probablement des gâteaux, peut-être du blé, un don (une statuette ?) de douze deniers et demi à une divinité indéterminée, un présent non identifié à Mercure et à Rome, mais surtout des offrandes en espèces : – en as : dix pour Limetus ; vingt pour une divinité indéterminée, – en deniers : cinq pour Mercure et deux deniers et demi pour Maïa, qui « valait » donc moitié moins que son fils ; cinq deniers (?) et un nombre inconnu de deniers pour deux divinités indéterminées, – en une unité de compte non précisée (des sesterces ou des as ?) : au moins soixante pour une divinité indéterminée ; cinquante pour un

empereur vivant ; vingt pour un empereur vivant, Mercure et Maïa ; dix pour un empereur vivant.

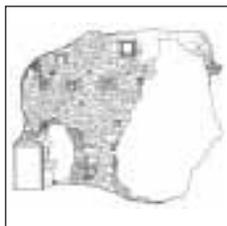
Tous ces vœux comportaient aussi un « pèlerinage » au temple de Châteauneuf, qui était assez loin d'une ville « importante », comme Grenoble. Dans ce sanctuaire ouvert au public, mais dont rien ne dit qu'il relevait de la religion officielle municipale, les dévots auteurs de graffites étaient donc des gens modestes, voire pauvres, qui savaient lire et écrire correctement, pensaient et écrivaient, ce qui ne semble guère avoir été une coutume gauloise, en latin leurs sentiments religieux et faisaient leurs dévotions selon des rites romains. Ils maîtrisaient bien le latin et l'ensemble des pratiques votives et cultuelles romaines, qui étaient fort complexes. Ils avaient même sans doute certaines connaissances sur l'organisation du régime impérial. Il semble possible de conclure de ces différentes consta-



Mention fragmentaire de l'accomplissement d'un vœu à Mercure et à Maïa.

tations que la civilisation romaine, ou au moins une forme de civilisation romaine, s'était spontanément implantée à une date très précoce dans ce secteur, certes assez fréquenté, de la Savoie antique, où même les membres des couches populaires de la population – on notera la présence d'un esclave sur le point d'être affranchi – étaient devenus très tôt bilingues. Le culte de la déesse Rome dans le sanctuaire d'un dieu local paraît être un bon témoignage de cette romanisation ; au même titre que les empereurs vivants, Rome était peut-être perçue comme la garante de la prospérité apportée par la paix romaine, ce qui indiquerait que les anciens Allobroges, tous devenus citoyens romains depuis Caligula, se sentaient pleinement partie prenante de l'Empire romain. En tout cas, ils étaient fiers d'appartenir à la colonie julienne de Vienne et l'écrivaient sur les murs d'un temple de tradition gauloise.

Bernard Rémy



Cave Calève, élévation intérieure, Aurélie Devillechaise, 2003.

« Cave Calève » (Ain, Injoux-Génissiat, « Cave à Mandrin »). Cette tour hémicirculaire, comprenant trois niveaux d'habitation, semble avoir été dressée au tournant du XVII^e siècle afin de surveiller les circulations dans la vallée de la Vézeronce (Val de Sous-Sac) et d'imposer un péage. Elle était encore occupée en 1713.



L'habitat troglodytique au Moyen Âge dans l'Ain et la Haute-Savoie

Comme le sud et l'ouest de la France, le territoire nord rhône-alpin a connu une dense occupation troglodytique au cours des périodes historiques, ainsi que l'atteste la très ample diffusion des toponymes *Balme-Barme-Baume-Balmette* et que le rapportent de nombreuses légendes mettant en scène des ermites, des Sarrasins, des Protestants persécutés ou des brigands dans les falaises des Alpes et du Jura. Ce pan de l'histoire monumentale régionale a cependant été longtemps mésestimé, la plupart des sites étant d'un accès fort périlleux et ne présentant que des traces de taille énigmatiques ou des pans de maçonnerie informes d'une interprétation *a priori* hasardeuse.

Méthodologie

On doit à Désiré Monnier, Hyppolite Leymarie, Claude-Antoine Ducis, Louis Revon, Charles Marteaux et Joseph Tournier, au XIX^e siècle et au début du siècle suivant, les premières observations des aménagements troglodytiques des départements de l'Ain et de la Haute-Savoie : grottes et escarpements rocheux supportant des maçonneries posées à flanc de falaise. Faute de données archéologiques tangibles, les travaux de ces pionniers aboutirent néanmoins à un foisonnement de théories quant à la fonction de



« Grotte de Bange » (Haute-Savoie, Allèves). Cette grotte, à l'origine fermée au moyen d'un long mur angulaire, faisait partie des dépendances du château du Sangle cité au milieu du XIV^e siècle et réaménagé en ermitage au siècle suivant. Le site, très étendu, se compose de cinq ou six bâtiments, des tours, des édifices quadrangulaires et la « Grotte de Bange », s'étalant sur une vire étroite dominant le bameau de Chez-Martinod.

ces habitats. Au mieux, s'accordèrent-ils pour dater ceux-ci de périodes antérieures au Bas Moyen Âge, hypothèse chronologique habituellement relayée jusqu'à nos jours.

Or, à partir des années 1980 de nouvelles approches méthodologiques ont proposé d'aborder ce thème dans la longue durée, amenant ainsi la révision de la datation et du rôle de ces ouvrages¹. Il apparut en effet que seuls un inventaire des sites troglodytiques, une analyse comparative des aménagements et une étude des sources étaient en mesure de comprendre ce type d'habitat original. Ainsi, emboîtant le pas à ces travaux novateurs, une petite équipe de bénévoles passionnés² s'est formée en 2002 pour mettre en place un programme de prospection thématique consacré à l'Ain et la Haute-Savoie. L'étude a été conduite sous l'égide du Service régional de l'Archéologie en Rhône-Alpes et avec le soutien financier de l'Etat et des Conseils généraux de l'Ain et de la Haute-Savoie³.

La méthodologie suivie a été simple, puisqu'elle a consisté à relever systématiquement les mentions d'habitat troglodytique dans la bibliographie, et à éclairer l'histoire de ces sites par des dépouillements dans les sources manuscrites médiévales et modernes et par l'exploitation de l'iconographie ancienne. Ces données ont été ensuite confrontées à des investigations sur le terrain, lesquelles ont permis de dresser un plan de chaque vestige identifié. Ainsi, quarante-cinq aménagements « rupestres » et troglodytiques (trente-quatre dans l'Ain et onze en Haute-Savoie) ont pu être analysés.

Il apparaît, au terme de cette étude, que l'habitat troglodytique se diffusa largement dans notre région dès le Haut Moyen Âge, répondit à des fonctions multiples et adopta les formes les plus diverses.

Datation et fonction

Au nord des Alpes, les textes attestent du V^e au XI^e siècle l'existence de postes fortifiés, d'ermitages et de refuges pour lépreux établis contre des parois rocheuses ou dans des grottes. La progressive densification des sources montre que de tels ouvrages ont été en fait constamment construits. La période qui s'étend du premier quart du XIII^e siècle au milieu du XVII^e siècle connaît en particulier un foisonnement d'aménagements de falaise.

Les pouvoirs publics assurent en effet la sécurité des voies routières de montagne et imposent des péages, en jalonnant les chemins d'ouvrages défensifs plus ou moins développés. Suivant cette même logique, mais désireux aussi se prémunir contre le brigandage, certains seigneurs de village n'hésitent pas à élever leur maison forte dans des grottes ou sur de vertigineux escarpements rocheux. Pour sa part, l'Église suscite, aux XII^e, XV^e et XVII^e siècles notamment, de nouvelles vagues d'installation de reclus dans les massifs alpins et jurassiens. Les observations archéologiques montrent aussi que l'intense exploitation agricole des montagnes nécessite jusqu'au XIX^e siècle la multiplication de petits abris troglodytiques accueillant forestiers, viticulteurs et bergers. Enfin, les périodes d'insécurité, guerres et épidémies, contraignent régulièrement les populations à fuir leurs villages, pour trouver refuge dans les grottes qui bénéficient alors d'installations sommaires.

La plupart de ces ouvrages sont cependant peu à peu délaissés à partir des XVI^e et XVII^e siècles. Ce processus touche en premier lieu les postes de guet et les résidences nobles convertis en simples remises ou démantelés pour permettre la récupération de leurs matériaux. Puis, la mécanisation de l'agriculture à partir de la fin du XIX^e siècle et le choc démographique découlant de la Première Guerre mondiale entraînent l'abandon des cultures en milieu escarpé, et, par voie de conséquence, de leurs dépendances troglodytiques. Après une ultime occupation par la Résistance, les derniers sites, oratoires et abris agricoles, sont finalement désertés avant le milieu du XX^e siècle.

Or, en dépit d'une longue tradition d'occupation des falaises, la mémoire collective a oublié très tôt le rôle et l'ancienneté de ce type d'habitat. Ainsi, de nombreuses légendes apparaissent dès le XVIII^e siècle, et surtout au cours du siècle suivant, pour attribuer notamment aux Romains, aux Sarrasins ou au célèbre contrebandier Louis Mandrin (vers 1725-1755) la construction de fortifications et de refuges troglodytiques. Le mythe sarrasin a sans doute connu le plus de succès, de nombreux érudits imaginant en effet que les envahisseurs des IX^e-XI^e siècles s'étaient implantés dans les Alpes et le Jura où ils avaient vécu cachés à l'abri de positions inaccessibles.

A droite, - Fort du Villars - (Ain, Tenay). Ces bâtiments, remarquablement bien conservés, semblent avoir été construits à la fin du Moyen Âge, pour surveiller une route placée au pied de la falaise ou, plus probablement, pour servir de dépendance agricole. L'ouvrage principal comportait trois niveaux d'habitation.

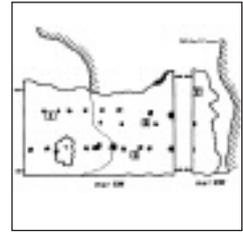
Typologie et techniques de construction

La plupart des ouvrages troglodytiques sont établis en moyenne montagne, occupent fréquemment des sites assez éloignés des localités et sont aujourd'hui relativement difficiles d'accès. Ils disposent toujours d'un grand champ de vision qui est souvent privilégié au détriment d'un bon ensoleillement ou d'une alimentation en eau courante. Par contre, ils ne dominent pas forcément des axes de circulation (routes et cours d'eau) d'importance régionale et ne semblent pas participer à des réseaux de communication optique établis sur de longues distances.

La diversité des plans et des fonctions ne permet pas franchement de dresser un portrait type de l'habitat troglodytique dans notre région. Tout au plus peut-on reconnaître trois types d'organisation. Il s'agit tout d'abord d'ouvrages isolés, des grottes aménagées et/ou obturées, et des édifices quadrangulaires adossés à une paroi rocheuse. Le bâtiment principal peut parfois être associé à une ou deux dépendances établies à côté ou non loin en contrebas. Ce système peut toutefois être densifié, sous forme de chapelets de trois à six ouvrages quadrangulaires contigus et alignés sur une vire. Assez rarement enfin, des bâtiments de toutes tailles se concentrent sur un même site, formant en quelque sorte un petit hameau étagé sur une pente très escarpée.

Hormis quelques sites uniquement pourvus de structures constituées de charpentes, en général des grottes, la plupart des ouvrages troglodytiques montrent soit l'usage combiné du bois et de la pierre, soit le seul emploi de ce dernier matériau. Les bâtiments entièrement maçonnés semblent former de petites tours protégées par un surplomb rocheux ou une toiture à un seul pan. Mais parfois, les constructeurs se sont contentés d'élever une base en maçonnerie supportant plusieurs étages en bois. De même, des jeux de galeries en bois, accrochées à la falaise, peuvent assurer une circulation horizontale entre les niveaux supérieurs des édifices. L'aménagement des grottes consiste le plus souvent dans la pose de planchers et de cloisons en bois qui n'ont habituellement laissé que des alignements de trous de boulin et des

ARCHÉOLOGIE



Fort de Villars, élévation intérieure du bâtiment est, Michel Corna, 1988.

Notes

1. Il s'agit en particulier des recherches menées dans les années 1980 par Michel Corna dans la région de Saint-Rambert-en-Bugey, les fouilles archéologiques entreprises de 1985 à 2000 par Jean-Louis Voruz dans la Grotte du Gardon à Ambérieu-en-Bugey (rapports non publiés) et la synthèse proposée en 1997 par le géographe Christophe Gauchon.

2. Messieurs Stéphane Chalabi, Michel Corna, Joël D'Odorico et l'auteur de la présente contribution. Cette équipe a été épaulée par des spécialistes, archéologues, historiens et géomètres, en particulier Mesdames Aurélie Devillechaise et Marie-Pierre Feuillet et Messieurs Paul Cattin, Marcel Grandjean, Lukas Högl, Daniel Rostand, Joël Serralongue et Georges Vicherd. Madame Devillechaise, archéologue, a conduit trois études complètes.

3. Programmes de prospection thématique n^{os} 1123 (2003), 1093 (2004), 1055 (2005) et 1105 (2006).



ARCHÉOLOGIE



Grotte de la Balme (Isère), H. Bramet, 1838.

rainurages. Les structures en bois ont pu parfois venir s'accrocher sur un simple mur droit, angulaire ou courbe qui ferme l'antré. Les cavernes les plus grandes ont en revanche pu abriter de grands bâtiments maçonnés. Les ouvrages accrochés à flanc de falaise ont pour leur part rendu indispensable l'égalisation de leur socle et de la paroi rocheuse contre laquelle ils sont venus s'appuyer.

Tous ces agencements révèlent de véritables prouesses techniques, les constructeurs tirant en effet habilement profit de la configuration des rochers pour asseoir les bâtiments et arrimer poutraisons et maçonneries. Dans bien des cas, le travail n'a pu être accompli que grâce au concours de spécialistes chevronnés, en particulier des tailleurs de pierre et des manœuvres rompus aux techniques de l'escalade.

En outre, si les falaises et les grottes permettent évidemment l'économie de maçonneries et offrent de la pierre à profusion, les chantiers nécessitent toutefois le transport, à dos

d'hommes très souvent, du bois, du sable et de la chaux, voire également de l'eau, jusqu'aux sites élus. De telles conditions doivent par conséquent rendre assez dispendieux, tant en argent qu'en énergie, la construction de ce type d'ouvrage.

Les départements de l'Ain et de la Haute-Savoie offrent un *corpus* très abondant de sites troglodytiques : des postes de guet et de péage, des ermitages, des remises agricoles, des refuges collectifs, mais aussi de véritables habitats de prestige. Il résulte de cette profusion une assez grande diversité typologique qui trouve apparemment son inspiration à la fois dans le sud de la France et au nord des Alpes. Tout porte à croire que les départements de la Savoie et de l'Isère disposent d'un potentiel archéologique comparable dont l'« Ermitage Sainte-Thècle » à Saint-Jean-de-Maurienne et les chapelles de la « Grotte de la Balme » à La Balme-les-Grottes constitueraient les plus beaux exemples.

Or, ce patrimoine remarquable ne bénéficie aujourd'hui d'aucune protection et subit une érosion rapide, étant particulièrement exposé aux vents et aux ruissellements. Ce constat rend l'étude archéologique des sites troglodytiques rhône-alpins indispensable et urgente. Mais ce patrimoine est aussi victime du passage de varappeurs et de spéléologues négligents et des déprédations de promeneurs qui n'hésitent pas à éventrer les maçonneries ruinées en quête de quelque trésor imaginaire ou, plus prosaïquement, pour aménager des foyers de pique-niques, et qui laissent à la postérité de nombreux détritiques et *graffiti*. Nous espérons par conséquent que cette contribution sensibilisera les randonneurs au respect que ces vestiges, porteurs d'une histoire riche et complexe, imposent.

Matthieu de la Corbière



« Grotte de Rampon » (Haute-Savoie, Annecy-le-Vieux). Un mur angulaire, sans doute médiéval, ferme cette petite grotte réaménagée au tournant du XX^e siècle en oratoire. La caverne est dominée par deux autres antrous pourvus à l'origine d'ouvrages en bois qui ont nécessité le creusement de trous de boulon.

Orientation bibliographique

– André Buisson, « Les grottes-refuges d'époque romaine dans le Jura Méridional et les Alpes du Nord françaises (Départements de l'Ain, Isère, Savoie, Haute-Savoie) », dans *Peuplement et Population dans les Alpes du Nord de l'Antiquité à nos jours, Caesarodunum*, XXV, 1989, pp. 51-67.
– Michel Corna et François Ract, « Bâtiments fortifiés et postes de guet de la commune de Saint-Rambert-en-Bugey (Ain) : inventaire et

essai d'interprétation », *Bulletin de la Société des Naturalistes et des Archéologues de l'Ain*, n.s., 8, 1988, pp. 23-35.
– Michel Corna, Jean-Michel Treffort et Alain Guiffroy, « Le fort du Villars à Tenay (Ain) : étude préliminaire », *Bulletin de la Société des Naturalistes et des Archéologues de l'Ain*, n.s., 8, 1988, pp. 37-41.
– Matthieu de la Corbière, « Quelques exemples de châteaux de falaise dans l'ancien diocèse de Genève », *Genava*, n.s., XLIX, 2001, pp. 251-272.
– Matthieu de la Corbière, « Premières

observations sur les habitats rupestres et troglodytiques médiévaux dans le nord rhône-alpin », dans Florence Guillot (dir.), *De la spelunca à la roca: l'habitat troglodytique au Moyen Âge, Actes du 1^{er} colloque pluridisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, 11 et 12 juin 2005*, Carcassonne, 2006, pp. 70-86.

– Christophe Gauchon, *Des cavernes et des hommes – Géographie souterraine des montagnes françaises, Karstologia mémoire*, 7, 1997.

– Christophe Gauchon, « Réflexions sur la géographie des grottes habitées et fortifiées dans les montagnes françaises : l'exemple de la Savoie », dans Florence Guillot (dir.), *De la spelunca à la roca: l'habitat troglodytique au Moyen Âge, Actes du 1^{er} colloque pluridisciplinaire de Saint-Martin-le-Vieil, 11 et 12 juin 2005*, Carcassonne, 2006, pp. 43-49.

– Catherine Santschi et Paul Cattin, « Ermites de Bresse et de Bugey », dans Michel Fol, Christian Sorrel et Hélène Viallet (dir.), *Chemins d'histoire alpine, Mélanges dédiés à la mémoire de Roger Devos*, Annecy, 1997, pp. 129-152.



« Ermitage Sainte-Thècle » (Savoie, Saint-Jean-de-Maurienne). Le bâtiment, sans doute construit au XIII^e ou au XIV^e siècle, forme une tour puissante, encore haute d'une vingtaine de mètres, adossée à la falaise. Une petite grotte, renfermant une chapelle construite en 1858, s'ouvre à l'arrière de l'édifice.

le Fort-Cellier de Virignin

Une étrange construction qui anime le défilé de Pierre-Châtel

ARCHÉOLOGIE



Entre les plaines verdoyantes de Virignin et de Yenne, un couloir de passage et d'échanges se déroule sur près de deux kilomètres et demi de la Savoie à l'Ain : le défilé de Pierre-Châtel, gorge majestueuse de contrastes et de vertige qui sert de cadre à un fleuve de tous temps présent dans la vie et l'esprit de ses habitants, le Rhône. Abrisée sous le rocher de la Chartreuse-Forteresse de Pierre-Châtel, une étrange construction rose émerge de la forêt : il s'agit du Fort-Cellier, une maison-forte édifée au XVI^e siècle pour la réglementation du droit de péage au niveau de l'ancien bac à traile, transformée en un fantastique décor de fête au XVIII^e siècle, puis en fabrique paysagère jusqu'à son abandon... une riche histoire, pour un petit édifice oublié...

A cet endroit de passage, la frontière naturelle que forme le Rhône entre France et Savoie (depuis 1601) était contrôlée par divers ouvrages de fortification, dont la Chartreuse-Forteresse en rive droite, l'ancienne porte savoyarde Emmanuel-Philibert en rive gauche (détruite en 1760), et la maison-forte des Du Port, la famille responsable du péage, dont les armes timbrent les portes de cet édifice. Cette maison-forte présente la particularité d'être construite dans une cavité naturelle, qui la protège et en renforce le caractère défensif. Loin de chercher à se dissimuler dans un paysage naturel de falaises, le Fort-Cellier reprend la typologie culturelle et ostentatoire d'un ouvrage fortifié : un corps central cantonné de tours à poivrières en bois, encadré de deux cours fermées par des courtines jadis crénelées et percées de nombreuses fenêtres de visée. Le caractère défensif de cette construction fut d'ailleurs décrit au XVI^e siècle par un moine voyageur de l'abbaye de Saint-Vaast qui le dit « être tellement dressé, que les bouches à feu donnent droitement sur les avenues d'icelui, sans que l'on s'en aperçoive que bien tard », ou Montaigne qui, revenant de Rome par le Rhône, nous parle de ce « petit Fort que le Duc de Savoie y a basti entre des rochiers qui se serrent bien fort ». Cette construction semi-troglodytique est un exemple rare en Rhône-Alpes, alliant la tradition de la maison fortifiée du XVI^e siècle à l'avantage de la construction à moindre coût tirant pleinement profit du génie du lieu.

Lorsque M. de Seyssel épousa Mlle du Port au XVIII^e siècle, il devint seigneur des lieux et restaura son château de la Balme (en rive gauche, terri-

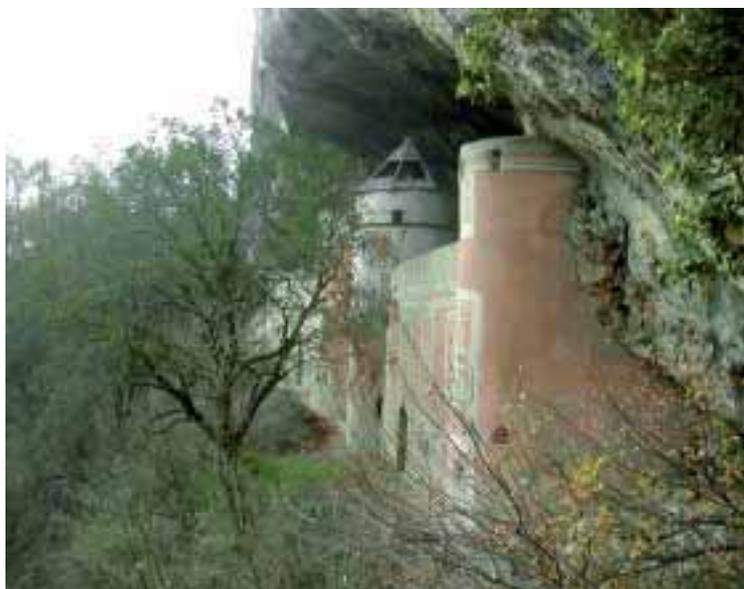
toire français de 1601 à 1760). Après avoir obtenu du roi Louis XV certains avantages pour ses enfants, il était naturel que M. de Seyssel fut attristé par la maladie du roi à Metz et, à l'annonce de son rétablissement en 1744, il décida de célébrer un fête majestueuse le 8 novembre de la même année en l'honneur de son souverain. Cette cérémonie, qui dura deux jours et une nuit, et dont un texte conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal décrit l'enchaînement, se déroula entre le Château de la Balme et les grottes du défilé de Pierre-Châtel, transformée pour l'occasion en salles de concert naturelles, agrémentées de décors, jardins, temples éphémères et feux d'artifices. C'est à cette occasion que fut décorée d'une façade en trompe-l'œil l'ancienne maison-forte des Du Port et que fut construit, avec un décor similaire, le petit pavillon accroché à flanc de falaise au niveau de la grotte des Sarrazins. Reconnaisant de ce témoignage, le roi éleva l'année suivante M. de Seyssel au rang de comte.

Cette fête accueillit, selon le texte de 1744, près de 6000 personnes, personnalités du Bugey et paysans, de France et de Savoie, en une féerie de lumières, de musique et de mise en scène dont ces constructions nous sont les seuls vestiges, témoins des coutumes d'une société passée et de personnes qui, en leurs temps, avaient déjà su mettre à l'honneur le paysage naturel et fascinant du défilé de Pierre-Châtel.

Au cours des siècles, ces constructions furent maintenues comme petites *fabriques* paysagères depuis lesquelles l'on pouvait profiter d'un point de vue imprenable sur le défilé pittoresque. Jusqu'au XIX^e siècle, elles furent entretenues et mises à l'honneur, comme d'étranges constructions nichées dans un décor naturel, en un incroyable jardin sauvage et montagneux mis en scène pour le plaisir de la vue et de la promenade vertigineuse.

Olivier Salmon

Détail - Plan du défilé de Pierre-Châtel, daté de 1723. Ads, fonds SA 370.





Charlotte Perriand,

un art d'habiter, un parcours en montagne

La Maison des Jeux olympiques a conçu et réalisé¹ une exposition sur l'œuvre de Charlotte Perriand (1903- 1999) en montagne. Créatrice qui a marqué tout le XX^e siècle, Charlotte Perriand participe à l'aventure de la construction des stations de sports d'hiver en Savoie.

Aujourd'hui, les créations et équipements intérieurs qu'elle a imaginés sont célèbres dans le monde entier : tables en forme, cuisine-bar... Son œuvre étonne par sa modernité, ses idées pertinentes sur l'aménagement de la montagne sont toujours d'actualité. Un parcours à découvrir.

Qualifiée par la presse de « révélation »² du salon d'automne de 1927, pour avoir exposé « le bar sous le toit », Charlotte Perriand entre à 24 ans, à l'atelier de la rue de Sèvres, chez Le Corbusier, comme associée chargée de l'équipement de l'habitation. Au cours de ses dix années de collaboration (1927-1937) avec Le Corbusier et Pierre Jeanneret³, elle oriente son activité vers l'architecture de loisirs en montagne et vers l'urbanisme, en même temps qu'elle pratique assidûment la montagne, le ski et l'alpinisme.

« En 1938, ayant coupé les ponts avec l'atelier Le Corbusier, c'est à la montagne qu'elle se réfugie et partage, pour un temps, la vie des paysans, faisant des relevés dans les chalets d'alpage. Cette même année, une amie propriétaire d'un hôtel à Saint-Nicolas-de-Véroce, lui demande d'aménager une annexe. Ce sera *Le Vieux Matelot* conçu pour des groupes de jeunes un peu trop turbulents pour les paisibles habitués du bâtiment principal. Puis elle étudie un refuge d'altitude, *Le Bivouac*, avec l'ingénieur André Tournon, qui sera présenté à l'Exposition de l'habitation à Paris en 1937, avant d'être monté avec des modifications de Pierre Jeanneret pendant l'été 1938 sur la crête du mont Joly, au-dessus de Saint-Nicolas-de-Véroce. Elle entreprend à l'automne l'étude d'un autre refuge, cette fois avec Pierre Jeanneret, *le refuge Tonneau* resté à l'état de projet.

Après la guerre, en 1946, à son retour d'Indochine, son premier travail sera de s'intégrer à l'équipe chargée de l'aménagement d'une station de sports d'hiver à Méribel, dans la vallée des Allues en Savoie. Elle dresse les plans de l'architecture intérieure du premier hôtel, Le Doron, et crée du mobilier.

Mais c'est à l'occasion de l'opération des Arcs qu'elle donne la pleine mesure de son talent, de 1967 à 1989. Charlotte Perriand devient un des membres les plus actifs du groupe de conseillers dont la société s'était entourée, intervenant dans des domaines allant de l'urbanisme, de l'implantation du programme dans le site, à l'archi-

texture intérieure. Chargée de « poétiser l'espace intérieur », elle intervient directement dans les projets d'aménagement de chambres d'hôtel, des logements et studios, imposant les normes des cellules et suggérant la normalisation du mobilier intégré à l'architecture, tel que le rangement; mais aussi des solutions d'industrialisation comme les coques en polyester des cuisines et salles de bains pré-usinées, toutes équipées, montées sur place par grue et raccordées en un temps record.»⁴

Dans son autobiographie publiée quelques mois avant de disparaître, Charlotte Perriand⁵, révèle ainsi son engagement: « en architecture, le plan n'est que la projection d'une idée déjà mûrie, retournée cent fois dans la tête, visionnée, analysée. Le dessin fixe cette idée, la conforte ou la détruit si à l'examen elle ne vaut rien. L'idée n'est pas rejetée a priori, elle correspond à un besoin, à un programme, à une recherche. (...) Le sujet, c'est l'homme – pas l'objet ».

Claire Grangé

Notes

1. En partenariat avec Pernet Perriand-Barsac et avec des prêts du Centre Pompidou (Paris).
2. In Jacques Barsac « Un art d'habiter », p. 42, éditions Norma, 2005.
3. Charles-Édouard Jeanneret dit Le Corbusier (1887-1965) et son cousin Pierre Jeanneret (1896-1967).
4. Extraits de l'un des textes de l'exposition écrit par Roger Aujame, architecte, collaborateur de Le Corbusier, ami de Charlotte Perriand.
5. Charlotte Perriand « Une vie de création », p 411-412, éditions Odile Jacob, 1998.

*Charlotte Perriand, 1936.
Projet d'hôtel de haute-montagne
DR © ADAGP - A. Cb. P., 2007.*

ACTUALITES



EXPOSITIONS

*Ski au Japon, 1941.
DR © ADAGP - A. Cb. P., 2007.*

Maison des Jeux olympiques

11 rue Pargoud, 73200 Albertville (centre ville).
Tél. 04 79 37 75 71 / Fax 04 79 32 38 75
maisonjeuxolympiques@wanadoo.fr
Exposition du 2 février 2007 au 15 avril 2008,
ouverte de 9h30 à 12h30 et de 14h à 18h,
sauf dimanche et jours fériés. Juillet, août de 9h30
à 19h, dimanche et jours fériés de 14h à 19h.
Accueil des groupes sur RV.
Le catalogue « Charlotte Perriand,
Carnet de montagne » est en cours de parution,
sortie été 2007.
Conférences (dates et lieux : se renseigner).



EXPOSITIONS

Eugénie Goldstern (1884-1942)

Être ethnologue et juive dans l'Europe alpine des deux guerres

Il n'aura jamais fallu que 93 années pour que les toutes premières pièces d'art et traditions populaires collectées en Savoie au début du XX^e siècle aboutissent au Musée savoisien dans le cadre exceptionnel et temporaire d'une exposition, prêtées pour quelques mois par l'Österreichisches Museum für Volkskunde, le musée viennois qui les conserve depuis cette époque.



Quel étrange concours de circonstances a pu aboutir au fait que les fonds d'un musée autrichien puissent receler les plus anciens objets témoins de la vie traditionnelle savoyarde, pièces réunies bien longtemps avant qu'une démarche similaire ne prenne forme au sein de nos propres institutions? Certes, dès les années 1900, la collecte des données relatives aux coutumes et traditions était déjà engagée en France, notamment grâce aux travaux du grand folkloriste Arnold van Gennep (1873-1957) qui n'ignorait rien de la Savoie où il avait passé son enfance, terre à laquelle il consacra de nombreuses publications. Mais la méthode ethnographique, celle consistant à s'intéresser à une communauté précise, à en observer et en décrire les modes de vie de la manière la plus exhaustive possible, à en recueillir éventuellement quelques témoignages matériels, n'était pas encore appliquée aux sociétés rurales européennes. Et pourtant, c'est le village de Bessans qui bénéficie du privilège d'avoir été le (très probable) premier site alpin ayant fait l'objet d'une étude monographique, et cela grâce aux recherches d'une ethnologue pionnière, Eugénie Goldstern, aujourd'hui encore inconnue du grand public.

Etrange et terrible parcours que celui de cette jeune femme, ressortissante de l'Empire austro-hongrois qui débarque en Haute-Maurienne en 1913, à l'âge de 29 ans. Née en 1884 à Odessa, dernière de treize enfants, elle se retrouve à Vienne en 1905, sa famille originaire de Galicie fuyant les pogroms ukrainiens.

Dans le cadre de son cursus universitaire, elle se passionne très vite pour l'ethnologie européenne, discipline toute neuve, et pour les cours du professeur Michael Haberlandt, alors directeur du musée dont elle enrichira les collections et le capital scientifique de 1911 à 1930. Au terme de ses études, souhaitant réaliser un travail de recherche lui permettant de soutenir une thèse, elle rencontre Van Gennep qui l'oriente vers Bessans. Entre l'été 1913 et l'été 1914, elle effectue trois séjours dans cette communauté, partageant notamment la vie hivernale de ces montagnards, observant et notant toutes les caractéristiques de leur vie, dessinant, photographiant, collectant des objets.

Mais le déclenchement du premier grand cataclysme européen met brutalement fin à son enquête. Subitement menacée, elle s'enfuit par le Mont-Cenis. Elle ne reviendra jamais à Bessans. Et pourtant, en août 2005, dans le cadre d'une enquête en Savoie sur les traces d'Eugénie Goldstern, une Bessanaise rappelait avec émotion que sa famille se transmettait de génération en génération une pipe offerte par l'ethnologue en 1913 à la famille Cimaz chez qui elle logeait, mention révélatrice de la mémoire toujours vivante de cette scientifique. Soutenue à l'université de Fribourg en Suisse, publiée en 1922, sa thèse a conservé la force d'une œuvre pionnière, fondée sur la pratique de l'observation participante, travail auquel elle allait enchaîner d'autres recherches dans tout l'arc alpin dans une perspective comparatiste, notamment sur la thématique du jouet, avec le souci permanent que ses enquêtes soient accompagnées de collectes destinées à enrichir les fonds de l'Österreichisches Museum für Volkskunde ou encore ceux du Musée alpin suisse de Bern. Ses « terrains » se répartissent de la Haute-Maurienne au Lammertal autrichien, en passant par le Val d'Aoste italien, le Valais ou le Val Müstair suisses. Les sources auxquelles elle puise ses méthodes d'investi-



gation, ses résultats et les hypothèses qu'elle émet méritent déjà en soi de retrouver aujourd'hui leur juste place dans l'histoire de l'ethnologie du monde européen. Le sort aura voulu que son activité scientifique se déploie selon un itinéraire alpin transfrontalier dans le temps même où l'histoire européenne connaissait ses pires séismes. Sa fuite précipitée de Bessans par le Mont-Cenis en août 1914 peut être relue comme un sinistre prélude au destin tragique qui finira par la broyer, emportée dans la spirale de la Shoah.

En 1942, Eugénie Goldstern, déportée, meurt, gazée, au camp de Sobibor, tandis qu'en 1944, l'armée nazie incendie Bessans.



Dans son article intitulé *L'affaire Eugénie Goldstern – L'histoire d'une non-histoire* et publié en 2003 dans la *Revue des sciences sociales*, Isaac Chiva soulignait combien sa trajectoire « recoupe des lignes majeures de croissance et de fracture de l'ethnologie de l'Europe au xx^e siècle en même temps qu'elle permet d'aborder les rapports complexes, le plus souvent inconscients, entre l'histoire et la provenance culturelles des chercheurs et les objets culturels, sociaux de leur recherche ».

Le travail d'Eugénie Goldstern est demeuré longtemps méconnu. Cette exposition s'efforce de lui rendre justice.

Louis-Jean Gachet



Bessans 1913, d'un monde à l'autre

Parallèlement à la préparation de l'exposition, il était important de chercher à savoir quelle place pouvait encore tenir aux yeux des Bessanais, le travail, mais aussi simplement la mémoire du séjour d'Eugénie Goldstern à Bessans.

C'est ainsi qu'en 2005 et 2006, le Musée savoisien m'a confié une enquête avec pour objectif de repérer quelles traces demeureraient encore perceptibles de son passage au sein de cette communauté d'altitude.

De fait, depuis le XIX^e siècle, Bessans n'a cessé de fasciner les curieux, les chercheurs de toutes disciplines, historiens, géographes, folkloristes, historiens d'art, ethnologues et la thèse d'Eugénie Goldstern, publiée en 1922, s'inscrit dans une impressionnante série de travaux, les Bessanais s'étant eux-mêmes mis à l'ouvrage à la fin des années 70 pour écrire leur propre récit, constituer leurs archives, à leur manière, très sérieusement.

« Ma jeunesse a été bercée par les souvenirs de la guerre de 14, et puis la montée en pression de la suivante... » Au moment de l'arrivée de l'ethnologue Eugénie Goldstern, Bessans, pays de maquignons, commerce à travers les cols, connaît comme les autres pays de la Maurienne une transformation profonde de son économie et sa structure sociale, donc de sa vie. L'émigration saisonnière vers les villes, l'apparition du

chemin de fer, l'installation des industries dans les vallées, la fortification des frontières investissent les Alpes, terres des petites communautés, d'autonomies, de passage et de mobilité. Douaniers, militaires, instituteurs habitent désormais au village, entre les deux siècles, la poste est établie à l'hôtel Cimaz, où séjournera aussi Eugénie Goldstern, accueillie par une famille transfrontalière, dont une partie est installée depuis le XIX^e siècle à Novalesa, en Val Cenis-chia¹. 1913 est l'année qui précède la Première Guerre mondiale, et dans des « pays frontières »



ACTUALITÉS



EXPOSITIONS

**Une coproduction
Musée savoisien -
Musée dauphinois
présentée à Chambéry
jusqu'au 5 novembre,
puis du 23 novembre
2007 au 30 juin 2008
à Grenoble.**

*Un choix de
photographies prises
par Eugénie Goldstern à
Bessans en 1913-1914
Österreichisches
Museum für
Volkskunde, Wien.*



Note

1. Dans un entretien avec Françoise Cimaz, en cours d'archivage, l'histoire de la famille Cimaz est racontée à l'appui des documents d'archives. Ce parcours est « guidé » par le carnet d'Albert Cimaz. Il est possible de consulter à Bessans les bulletins de l'association Bessans Jadis et Aujourd'hui, mine d'informations sur l'histoire locale.

ACTUALITÉS



EXPOSITIONS

Note

2. Voir le livre à deux mains et deux langues de Francis Tracq et Giorgio Inaudi, *Bergers, contrebandiers et guides entre Savoie et vallées de Lanzo*, Editrice Il Punto, Torino, 1998.



Un volet de l'exposition, présenté dans la galerie nord du Musée savoisien, s'efforce de rendre compte de ce travail récent d'enquête orale et d'attirer l'attention du public sur cet étonnant phénomène patrimonial que constitue la culture bessanaise. Son titre «... car je ne peux expliquer ce que Bessans m'a appris sur la vie», fait référence au témoignage d'une autre «étrangère», Madeleine Triandafil, nommée institutrice à Bessans de 1915 à 1918, qui publiera en 1961, elle aussi, son propre témoignage, très sensible. Le bout du monde, six mois d'hiver dans les neiges de Haute-Maurienne.

comme Bessans, pourtant « bout du monde » pendant le long hiver – si l'on suit l'image qui sort des belles pages d'un livre cher aux Bessanais –, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la pression du pouvoir central est forte. Désormais intégrés à une économie nationale, progressivement détachés du Piémont voisin, travaillés par la rhétorique cocardière de la Patrie qui domine les paysages des villes comme les montagnes, à la veille de la Grande Guerre, les montagnards de Maurienne sont devenus frontaliers, même si le monde d'« avant » habite les mémoires de famille, hante l'imaginaire historique, nourrit l'expérience de la montagne. C'est sur ce terrain que contrebandiers, guides, Chasseurs alpins et douaniers poursuivent à travers les cols les anciens chemins de maquignons². Le long des récits des Bessanais qui racontent cette époque, rappelant la vie de leurs pères, l'émigration vers la ville, Turin d'abord, Lyon et Marseille ensuite, Paris enfin au XX^e siècle, apparaît comme un destin partagé : c'est une forme de vie qui se construit, dans le va-et-vient entre la capitale et le village d'altitude. Bessans devient le pays des retours réguliers des « Bessanais de Paris », pour la plupart chauffeurs de taxi, « le plus beau métier du monde ». C'est dans ce pays frontière, investi par de profondes transformations que se pose l'œil de l'ethnologue, en quête d'indices qui s'inscrivent et viennent modifier le socle profond des continuités du système agropastoral de la montagne alpine. Son regard relie, comme en témoignent les objets qu'elle a collectés, par-delà les frontières nationales, Bessans et la Savoie à d'autres vallées alpines.

Intimités. Images de l'album de famille de l'auberge Cimaz

« Je l'ai bien connue, puisqu'elle logeait à l'hôtel Cimaz, tenu par mes parents. Il n'y avait pas de chauffage central, mais un petit poêle dans sa chambre, que ma mère allait éclairer le matin en apportant le thé au petit-déjeuner... »

Au cœur de l'hiver bessanais, des pages d'Eugénie Goldstern sort l'image d'un village où se maintient une organisation agropastorale saisonnière et une socialité qui protège, dans la chaleur des écuries-étables, les lueurs des traditions d'un pays en mutation. Gestes du travail, formes des objets, jeux et chants témoignent de la longue durée et de la résistance d'une forme de vie étudiée comme un trésor caché dans les plis et les frontières d'une modernité conquérante. Dans l'intimité des mémoires de la famille Cimaz, avec les quelques



Portrait d'Eugénie Goldstern – Coll. Frances Freeman.

objets sauvés lors de l'incendie par les troupes nazies en 1944 et de la grande inondation de l'Arc en 1957, nous écoutons la lecture des pages du cahier qu'Albert Cimaz a rédigé pour sa fille Françoise. Il en ressort une image de l'hiver 1913-1914 pleine d'humanité, avec un arbre de Noël organisé par Eugénie Goldstern, l'« Autrichienne », pour les enfants, des cadeaux pour les anciens, un uniforme d'officier autrichien pour Albert, le petit garçon de la famille, uniforme détruit au moment où, à la déclaration de guerre de 1914, l'ethnologue devint pour tous une « espionne ».

Vivre à la frontière

« L'histoire de l'espionne, tu sais, c'était une Autrichienne en pays ennemi, en période de guerre, ça n'a rien d'anormal... » Au moment de la déclaration de guerre, le village est saisi par la méfiance, l'autre visage du patriotisme qui repousse l'étranger et l'ennemi à ses portes. La même vague qui emportera, vingt ans plus tard, la vie d'Eugénie Goldstern et une partie de l'ancien village, détruit par le feu d'un conflit qui a meurtri l'Europe de l'art et de l'humanisme où la culture juive a une si forte place. La vie d'une femme exceptionnelle et le destin d'un travail si précieux nous réunissent aujourd'hui sur les traces du temps vécu dans ces montagnes, dont l'héritage demeure, comme l'a cru Eugénie Goldstern en son temps, en mémorisant tous les détails du quotidien et de la fête, toujours à découvrir.

Valentina Zingari



Notes de lecture

L I V R E S

Savoie: juin 1940.
L'ultime victoire, vol. 2,
Laurent Demouzon,
édité par l'auteur, 22e

Cette monographie dresse un état des lieux précis de la Bataille des Alpes en juin 1940. Un premier volume paru en 2000 traitait des combats en Beaufortain, Maurienne et Tarentaise lors de l'offensive italienne. Le second, paru en mai 2007, traite de l'attaque allemande en Savoie, Haute-Savoie et Isère. Durant cette période troublée, l'incertitude du conflit voyait s'exacerber la volonté d'arracher l'avantage ou de tenir coûte que coûte. C'est au jour le jour que nous pouvons suivre les événements qui se sont conclus par l'armistice. Après une présentation des protagonistes et une mise en situation, l'auteur relate avec minutie les différents faits d'armes, jusqu'à la bataille finale de Voreppe qui a vu l'armée française repousser les assauts des troupes allemandes, et sauver par là-même l'honneur français d'une défaite complète. Bien sûr, l'armistice signé quelques heures plus tard allait entériner la victoire nazie, mais l'Armée des Alpes invaincue eut la fierté d'avoir résisté vaillamment. Un ouvrage richement documenté accompagné de nombreuses photos inédites pour tout lecteur curieux de comprendre comment une addition d'événements singuliers participent à l'Histoire contemporaine collective.



Charlotte Perriand, un art d'habiter 1903-1959
Jacques Barsac,
Norma éditions, 85e

Cette publication de Jacques Barsac proche de Charlotte Perriand est une rétrospective sur l'art d'habiter de la célèbre architecte. Elle analyse le parcours de cette figure de l'avant-garde française qui mena une réflexion politique et éthique sur un

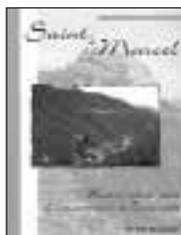
habitat plus en harmonie avec l'homme, notamment en interrogeant les créations de cette pionnière: mobilier d'inspiration si dépouillée, mêlant à la fois les matériaux traditionnels (bois, tissu cuir, pierre...), modernes (tubes métalliques...), et exotiques (bambou...); projets d'habitation en montagne: refuge en montagne avec structure formée de panneaux autobloquants. Son chalet de Méribel témoigne de façon concrète de sa vision et de sa passion de la montagne.

Un ouvrage à découvrir au choix en avant-goût de l'exposition «Charlotte Perriand et la montagne», ou pour approfondir une visite à la Maison des Jeux olympiques, Albertville.



Saint-Marcel, commune de Tarentaise
Eric Deschamps,
éd. Cléopas, 2006, 35e

La présentation d'une commune de montagne, soumise aux aléas de l'histoire et de son territoire, présente toujours un grand intérêt. Ce livre ne décevra pas car il n'omet aucun des aspects de la monographie. La présentation générale qui ouvre le volume offre une découverte géographique, physique et humaine de Saint-Marcel tout au long de son histoire. La dimension humaine n'est pas oubliée au travers de ce que les hommes ont construit au fil des siècles: mines et carrières, roches gravées, moulins, fours, pour terminer par le développement industriel et la naissance de l'usine de Pomblière. Le chapitre *Pierres fortes et troubles* traite de l'architecture militaire au travers des différents monuments fortifiés dont le fameux château épiscopal Saint-Jacques, et évoque également les mouvements de troupes puisque Saint-Marcel se trouve sur une la



voie de passage largement usitée du col du Petit-Saint-Bernard. Toute la richesse liée au culte catholique est traitée dans une quatrième partie avec la présentation des églises et chapelles, des oratoires et de leurs objets d'art sacré. Son pendant, les survivances de mythes païens au travers du cultes de certains saints populaires, des récits de légendes et de catastrophes naturelles ou épidémiques, est bien traité dans un chapitre à part. Notons qu'une iconographie riche et pertinente accompagne la lecture de cet ouvrage.

Eugénie Goldstern 1884-1942. Etre ethnologue et juive dans l'Europe alpine des deux guerres,
collectif, Musée dauphinois et Musée savoisien, 13e
Catalogue de l'exposition proposée par le Musée savoisien du 31 mai au 5 novembre 2007 et par le Musée dauphinois du 23 novembre 2007 au 30 juin 2008.

En 1913, une jeune autrichienne étudiante en ethnologie du nom d'Eugénie Goldstern se voit confier par son professeur Arnold Van Gennep la mission suivante: étudier une communauté montagnarde alpine. C'est à Bessans que la jeune femme mènera une recherche ethnographique monographique. De l'automne 1913 à l'été 1914, elle va partager l'existence des Bessanais. Le résultat de son enquête sera la publication en 1922 d'une thèse pionnière remarquable, que l'on redécouvre aujourd'hui après un long oubli dû à un destin tragique.



En 1942, Eugénie Goldstern, déportée, meurt, gazée, emportée dans la Shoah, tandis qu'en 1944, l'armée nazie incendie Bessans. Aujourd'hui, les Bessanais se réapproprient ses travaux qui font date dans l'ethnologie alpine. Peu à peu, la mémoire émouvante d'Eugénie Goldstern ressurgit.



Etienne des Saints, inventeur des diables de Bessans

Francis Tracq,
coll. Carnets de Vie, La Fontaine de Siloé, 19e
A une époque où il n'était pas inhabituel de tenir compte de sa vie, où la seule façon de transmettre de façon sûre la mémoire des gens, des lieux et des actes était l'écrit; l'existence de carnets que l'on se transmettait de génération en génération n'était pas rare. Le document transcrit et analysé dans cet ouvrage est de ceux-ci. Il a été écrit essentiellement au cours du XIX^e siècle par un habitant de Bessans: Etienne Vincendet, mais pas exclusivement, ses aïeux et ses descendants y ont aussi participé. Celui-ci serait l'inventeur des fameux diables de Bessans, et l'anecdote liée à son origine y est racontée: chantre de Bessans, Etienne Vincendet se serait vu refuser un repas offert annuellement par le curé. Pour se venger, il aurait sculpté un diable emportant un curé, qu'il aurait déposé devant la porte du presbytère. Mieux qu'un récit, ce carnet de vie témoigne de façon intime de la vie de la communauté bessanaise autrefois.

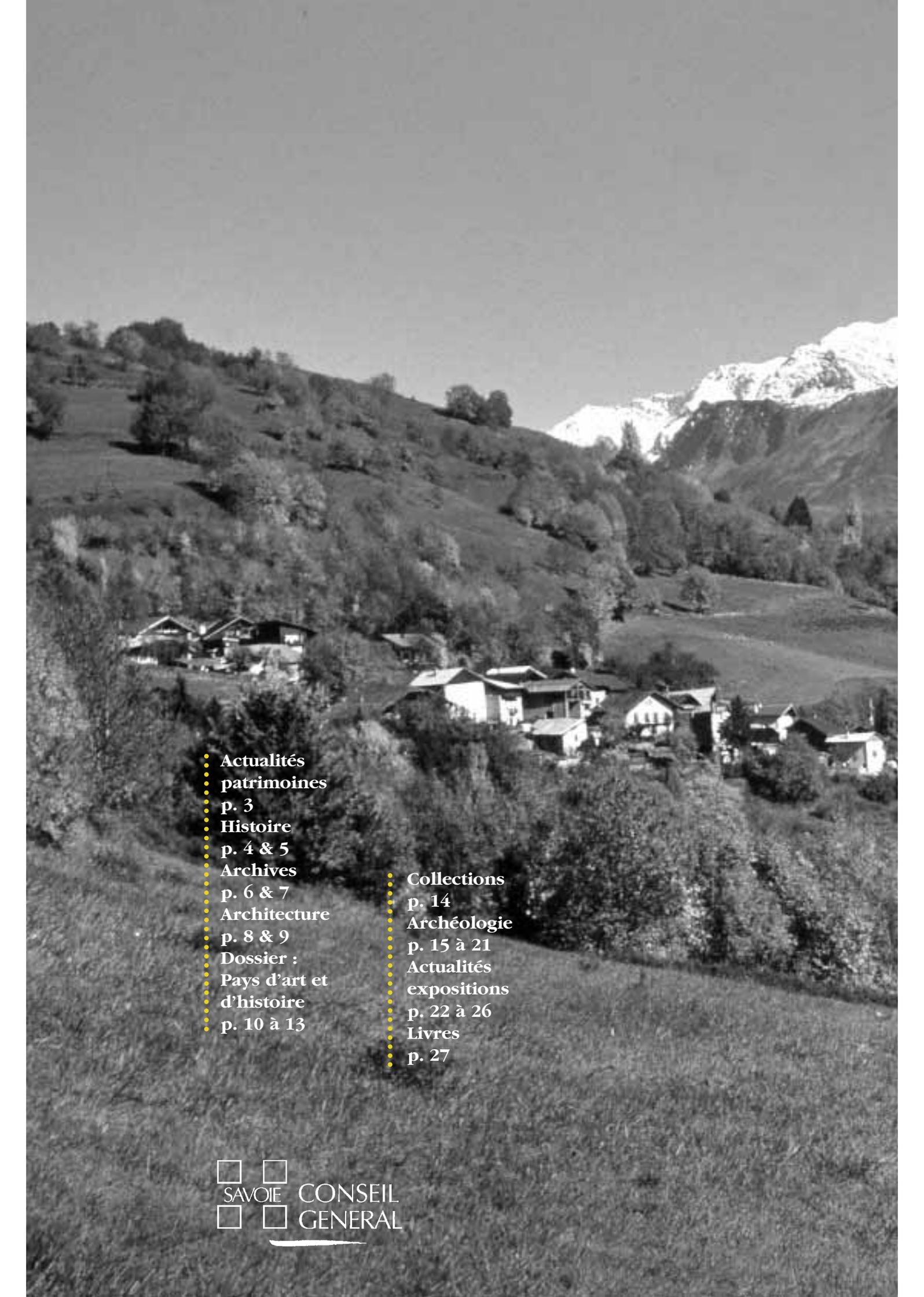


Dictionnaire des Alpes
sous la direction de Sylvain Jouty et Encyclopédie des Alpes sous la direction de Pascal Kober et Dominique Vulliamy, éd. Glénat, au prix de 130e

Livrés sous coffret, ces deux volumes rassemblent et organisent des informations indispensables sur les grandes Alpes, l'un sous la forme d'une encyclopédie, l'autre sous la forme d'un dictionnaire. Pour ce faire, 250 auteurs parmi les meilleurs spécialistes des Alpes ont mis leur compétence au service de cet ambitieux projet. Le dictionnaire organise alphabétiquement 3500 termes liés aux Alpes. Son contenu définit un vocabulaire alpin spécifique. L'encyclopédie traite du même sujet en 90 grandes notices encyclopédiques découpées en 10 thématiques que sont la géographie, l'environnement, les territoires, l'histoire, les patrimoines, les cultures, les activités, les loisirs, les arts, et le devenir. Les deux volumes sont accompagnés de 2200 illustrations et photos et de 100 cartes géographiques et historiques! Un ouvrage de référence, indispensable à tout amateur des Alpes et de la culture alpine.

Vinciane Néel





• Actualités
• patrimoines
• p. 3
• Histoire
• p. 4 & 5
• Archives
• p. 6 & 7
• Architecture
• p. 8 & 9
• Dossier :
• Pays d'art et
• d'histoire
• p. 10 à 13

• Collections
• p. 14
• Archéologie
• p. 15 à 21
• Actualités
• expositions
• p. 22 à 26
• Livres
• p. 27